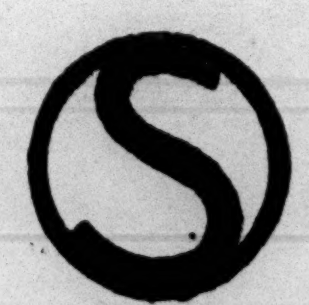
27me Année Avril 1940

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE



MARSEILLE
DIRECTION-ADMINISTRATION
10, Cours du Vieux-Port, 10
France : Le No : 8 fr.

PARIS : AGENCE GÉNÉRALE
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, Rue de Médicis
Étranger : 10 fr.

N° 223. 27me Année Avril 1940

Cahiers du Sud

Tome XIX. — 1er Semestre 1940

Nouvelles observations au Pays de la Magie

Les Mauvais Ménages.

Les mauvais ménages constituent un danger magique et l'on a vu toutes les habitations d'un village tomber en poudre, consumées par la violence des sentiments hostiles d'un mari pour sa femme, sentiments qu'il essayait peut-être lui-même de se dissimuler jusque là, quand le village s'écroulant en poussière, il dût se rendre à l'évidence.

Pas de Rire avant midi.

Interdiction sévère, suivie sans beaucoup de mal car on y rit peu, le rire, comme également la volubilité de langage, étant accusé de décharger le réservoir de forces magiques.

Un crapaud vaut deux guêpes.

Des guêpes pourtant plus grandes que celles d'Europe. Leur vol rapide, étincelant. Elles tuent les moineaux en plein vol. Posés, ils se trouvent à l'abri, mais elles les asticotent jusqu'à ce qu'ils reprennent leur vol.

Elles filent dessus et les piquent au ventre. Le long dard traverse sans fléchir les duvets légers. Les cris perçants, perçants, si particuliers, qu'on entend

parfois et qui vous jettent à la fenêtre, ce sont les cris d'un oiseau frappé douloureusement. Il tombe peu après, extrêmement gonflé, et, jusqu'à ce que la mort survienne, une dizaine de minutes plus tard, à peine s'il bouge.

Le venin de la guêpe est employé en magie noire. Le venin du crapaud lui est supérieur quoique plus froid. Il se mêle mieux à la nourriture, porte mieux la malédiction, semble presque « obéir ».

La Colère Lumineuse.

Il vous arrive parfois dans l'obscurité d'apercevoir les soubresauts d'une sorte de manchon lumineux d'assez grande taille.

Ce que vous voyez ainsi, c'est une colère.

Vous ne tarderez pas si vous approchez à voir le mage lui-même.

On ne voudrait pas toutefois vous le conseiller.

Il lui crache son visage au mur.

Le fait énoncé ici est en relation avec ce que je dis ailleurs de la capsule. Cet acte de mépris signifie qu'on ne veut avoir aucune relation avec l'individu, qu'on ne veut pas une trace de lui sur soi. On la rejette donc publiquement.

Le mage recrache sur le plus proche mur, le visage détesté, rendu hideux, quoique parfaitement reconnaissable et vrai, et le mage s'en va sans mot dire. Le visage reste un temps sur le mur puis il s'empoussière.

Prélever le Pshi... d'une femme.

Le Mage Ani prétend pouvoir prélever le pshi... de la femme qu'il recherche (le Pshi n'est pas le double) l'attirer à lui. D'un pshi on peut se passer quelque temps ; elle ne s'aperçoit pas d'abord de la perte, mais ensuite il caresse le pshi, et petit à petit quoique sans rien sentir que de vague, la femme approche de l'endroit où se trouve déjà son pshi. Et plus elle avance, mieux elle se sent, jusqu'à ce que elle coïncide sans le savoir avec lui. Et sur ces entrefaites, l'amour de l'homme est déjà en elle.

Empoigner le paysage.

Il se forme, disent-ils, en la plupart des gens qui regardent un paysage une capsule. Cette capsule n'est pas si petite qu'on croit.

Cette capsule est le médium entre le paysage et le contemplateur. Si le contemplateur pouvait arracher cette capsule et l'emporter il serait heureux incommensurablement, il conquerrait le paradis sur terre.

Mais il y faut une délicatesse extrême, une force prodigieuse et savoir ce qu'on fait. C'est comme arracher d'un coup un arbre avec toutes ses racines. Les petits malins qui usent un peu partout de moyens mnémotechniques, de représentations graphiques, de comparaisons, d'analyses et de brutalités sur la matière observée, non seulement ne savent pas de quoi je viens de parler, mais ils ne peuvent absolument se rendre compte de la simplicité merveilleuse et presque enfantine de cette opération qui vous mène simplement au seuil de l'extase.

En ouvrant un œuf à la coque j'y trouve une mouche.

Du tiède jaune de l'œuf non coagulé, elle sortit, frotta ses ailes avec peine et s'envola lourdement.

Quelqu'un avait du me faire cette plaisanterie. Dois-je en faire mention ici ? Est-ce digne du nom de Magie ?

Dialogue.

J'entendis ce dialogue. La femme se coiffait quelques minutes avant que dût venir la prendre la voiture du grand Mage.

Son mari était impatient ; il était chauve aussi et peut être secrètement jaloux de l'abondante chevelure qu'elle peignait. J'entendis ces mots échangés : Lui « toujours occupée à te coiffer ! Moi aussi je pourrais en faire autant. Il me suffirait de retourner quelques années en arrière ».

Elle (moqueuse) « alors dépêche-toi, pour le cas où tu mettrais du temps à revenir... ».

Je ne sais ce qu'il décida, si sa magie fut assez forte, car quelques minutes plus tard une voiture entra dans la cour, le conducteur se mettant à leurs ordres

et moi me remettant en marche préoccupé de n'être pas indiscret.

Un vieil attroupement d'il y a dix ans.

Quelle animation sur la place ! Et des nouvelles si étranges, si inattendues !

« Vous avez bien tort de perdre votre temps ici » me dit un Mage de ma connaissance qui passait. « C'est un vieil attroupement d'il y a dix ans. Ces nouvelles ne sont étranges que parce qu'elles sont d'un âge déjà révolu. Je vais vous dissiper tous ces gêneurs » et, à mon grand ébahissement, ayant fait selon son dire, la place se trouva nette de tous ces gens, si vivants une seconde auparavant et qui disparurent, je puis le dire, le mot à la bouche.

On peut embarquer un mort sur un caillou.

Aucune crainte qu'il ne coule, et sa vertu est communiquée aux cailloux, aux pierres et au métaux, si bien qu'on l'utilise assez irrévérentieusement, me semble-t-il, pour entraîner avec lui de grandes charges sur les eaux et jusqu'à de petites maisons, des fours, des meules ; (la construction, si peu importe qu'elle soit pesante, doit être solide.

De vrais vieillards.

Il n'est pas absolument rare de rencontrer un vieillard de 600 ans passés, faisant d'ailleurs bien mauvaise impression.

Si par malheur ou méchanceté on le bouscule, ç'en est trop pour ses forces de réaction, il tombe en poussière, en une fine et très légèrement puante poussière; il ne se maintenait en vie que par une dernière braise de volonté. L'étonnement est grand d'en rencontrer un qui vient de mourir.

Il est vrai que je n'en vis qu'un, à qui on donnait d'ailleurs 400 ans bien sonnés et je n'arrivai que deux heures après l'accident, quand ce qu'on ramassa de lui était si embrouillé et si peu de chose qu'on en eut rempli à peine une besace, en mettant à part les os du thorax. Seuls les poumons et le cœur restent assez mous. Ce supervieillard respire du reste là où personne ne trouverait de l'air. Mais la digestion,

il y a renoncé depuis longtemps, se contentant de légers bains alimentaires extérieurs.

Sommeil ou suée.

Certains vous dorment des 20 ans (ainsi ralentis ils prolongent leur vie à l'extrême). D'autres, ce sont de 4 à 5 minutes par semaine. Ça leur suffit amplement. Tel vous donne rendez-vous pour après sa sieste. Que faire ? Il y a de quoi y être embarrassé. Car peut être le temps que vous aurez tourné le coin ses paupières déjà relevées, il vous attend, ou bien son sommeil durant toujours, c'est seulement votre petit-fils qui pourra recueillir en son temps les paroles qui vous étaient destinées.

Le sommeil, grâce à leur technique véritablement Yogui de la transpiration peut-être remplacé ou par respiration ou par suée.

Si le temps a fraîchi considérablement, rendant une suée impossible, le Mage peut se trouver pris au dépourvu et obligé de céder au sommeil. Dans ce cas, il n'est pas bien fort en magie quoique ce soit arrivé à plus d'un et qui en fut fort marri. L'un me dit par exemple que l'hiver cette année étant venu beaucoup plus tôt que d'habitude il avait été obligé de succomber au sommeil près de deux heures. Il en était extrêmement mortifié, consolé seulement par le fait que plusieurs de ses amis avaient dû dormir jusqu'à trois et même quatre heures.

Un four à chien.

Dans ce four on garde l'affection du chien. Sinon la bête morte, perdue son affection. C'est pourquoi avec des larmes de la tristesse et aussi quelques simagrées, des femmes destinées du reste souvent à se repentir, confient au chauffeur du four, un chien encore en pleine vie et qui attend sans savoir quoi exactement, confiant malgré son apréhension en l'amitié de sa maitresse. Mal lui en prend. Le reste est vite fait et ne se décrit pas. Le chien, l'œil humide cherchant à se retourner, disparait derrière la porte du four.

Un tympan de feuilles mortes.

Les éléphants en vieillissant deviennent très durs

d'oreille. En captivité, surtout à la longue, ils n'entendent presque plus rien. On leur confectionne alors ce, dont je ne sais pas plus, qu'ils appellent, le tympan de feuilles sèches, et qui leur redonne l'ouie. Les bruits venant de loin sont les plus amplifiés. Mais la nuit il faut enlever aux éléphants leurs nouveaux tympans qui les gênent et les portent aux cauchemars.

Le matin, il s'agit de le leur remettre. Toute une histoire, les vieux éléphants sourds étant tristes et soupçonneux.

La Bave de l'arbre Canapas.

Cela viendrait d'émotion, car c'est dans le plus chaud de la journée lorsque des trompettes passent, lorsqu'une fanfare se fait entendre, qu'en flots saccadés apparaît à la naissance de grosses branches une étrange sécrétion brune.

Est-ce souffrance ? Est-ce joie ? Avec une émotion gênée, on contemple cet afflux qui ralentit avec l'éloignement des musiciens pour disparaître avec eux et l'arbre redevient aussi fermé qu'un coffre.

Une heure de survie garantie par Bons.

L'Achat d'une heure de survie est garantie par les Bons de la confrérie de Tinan. Ce sont des bons qu'on peut acheter; mieux vaut les gagner par ses mérites. Un médecin vous est envoyé, une fois votre bon obtenu, qui étudie vos possibilités. Il s'engage et engage en son nom la confrérie pourvu qu'elle soit avertie dans les 24 heures du décès, à vous remettre en vie au moins pendant une heure. J'avais fait l'achat d'un bon et plus que toute autre chose j'y tenais, et plus que toute autre chose je le regrette. Car comment espérer jamais le pouvoir faire présenter à temps ?

Bicyclette pour Insectes.

Ils n'ont pas, me semble-t-il, le sens de la mécanique.

Peu en conviennent simplement. Ils répondent que c'est antiphilosophique, antimagique, anticeci, anticelà. L'un d'eux à qui j'expliquais la bicyclette, croyant

bien le surprendre prétendit qu'ils avaient autrefois inventé une bicyclette pour insectes, cadeau qu'on faisait aux enfants qui s'en amusèrent tout un temps. Cela ne valait pas plus, avait-il l'air de dire.

Le Grand Barrage.

La pensée est tout autre chose dans le pays de la magie qu'ici. La pensée vient, se forme, se fait nette, s'en va de même. Je sentais fort bien la différence. Ces espèces de présences éparses, ces idées qui, en Europe, vous traversent la tête continuellement, sans profit pour les autres et pour vous même vagues, contradictoires, ces larves là-bas ne se présentent point : ils ont établi le *grand barrage*, qui entoure leurs pays.

Quelques rares pensées, puissamment véhiculées, de mages et d'ascètes hindous, musulmans, saints chrétiens et de quelques moribonds aussi ont seules pu le percer, encore que pendant très peu de temps.

Pluie Magique.

S'ils ont besoin d'eau, ils ne laisseront pas un nuage en l'air sans en tirer de la pluie. Je l'ai vu faire plus d'une fois. N'y aurait-il même aucun nuage en vue, pourvu qu'il existe une suffisante humidité dans l'atmosphère, ils vous feront bien vite apparaître un petit nuage, très clair d'abord, presque transparent, qui devient ensuite moins clair, puis moins clair encore, puis blanc, puis d'un blanc lourd et rondelet, enfin gris et vous le feront alors dégorger son eau sur le pré ou sur le verger qu'ils tenaient à arroser.

L'Ornière profonde du lézard bleu.

Je vis un jour un lézard au bord d'un champ qu'il traversait avec quelque peine. Gros comme le bras, il laissa une ornière de près d'un demi mètre de profondeur, comme s'il avait pesé non quelques livres mais au moins une tonne.

Je m'étonnais. « Ils sont au moins une cinquantaine là dedans » me dit mon compagnon. Une cinquantaine de quoi ? De lézards ? « Non » fit-il « d'hommes et je voudrais bien savoir lesquels » et vite il courut chez les voisins pour s'enquérir des absents. Qui ? Cela seul l'intriguait et jamais je n'en pus savoir da-

vantage. Par quelle magie et dans quel but invraisemblable des gens se fourraient-ils ainsi à l'étroit dans ce tout petit corps de lézard, voilà quel était le sujet de mon étonnement et ne lui parut pas mériter une question, ni une réponse.

Un ours et c'est la paix.

Voilà qui est vite dit. Ils en sont en tout cas persuadés, prétendant que les enfants s'élèvent plus facilement, dès qu'il y a un ours dans la maison.

Le Bananier Albinos.

Il est très, très beau. Ses grandes feuilles plus grandes que bras à manches blanches de dominicains et ses bananes comme de grandes gommes qui pendent sont d'un blanc étonnant.

Il existe aussi un palmier Albinos, plus rare encore, beaucoup plus rare, qui se cultive dans les cavernes et ses dattes si douces excellentes pour la gorge sont pour le goût une merveille. Sa culture demande de grands soins. On ne saurait en avoir trop. S'il reste seulement un jour sans arrosage approprié, c'est la fin du palmier Albinos.

Brunissant à la vitesse dont l'haleine s'échappe du poumon, le voilà méconnaissable et qui le lendemain tombe comme loque et l'on s'étonne qu'il se soit tenu si bien debout, la veille encore, comme savent faire les palmiers, mieux que tout autre arbre et en pleine adversité.

L'Horizon retiré.

Quand on me parlait d'horizon retiré, de Mages qui savaient vous enlever l'horizon et rien que l'horizon, laissant visible tout le reste, je croyais qu'il s'agissait d'une sorte d'expression verbale, de plaisanterie uniquement dans la langue.

Un jour, en ma présence un Mage retira l'horizon tout autour ne moi. Que ce fut magnétisme, suggestion ou quoi que ce soit, la soudaine séparation de l'horizon (J'étais près de la mer dont un instant plus tôt je pouvais apprécier l'immense étendue et les sables de la plage) me causa une angoisse tellement grande que je n'aurais plus osé faire un pas.

Je lui accordai aussitôt que j'étais convaincu et tout et tout. Une sensation intolérable m'avait envahi, qu'à présent même je n'ose évoquer.

L'invincible baillement.

Les K... ridiculisent les E..., leurs voisins en les faisant bailler, bailler souvent, souvent, à tout propos, bailler irrésistiblement.

Petite vengeance d'un affront subi il y a longtemps, affaire dont, comme d'habitude on ne connaît même plus le début.

Mais les K..., rancuniers n'ayant jamais pardonné aux E... les font bailler !

Ce n'est pas bien méchant. Mais qui aime porter le ridicule ?

Ces incessants baillements dont ils ne peuvent se défendre et qui trahissent de façon flagrante et honteusement banale leur infériorité en pouvoir magique, les rend tristes, de plus en plus tristes. Ils n'arrivent pas à prendre le baillement du bon côté.

Leur honneur, pensent-ils, est là engagé.

Un attelage d'oiseaux de mer

Ils se font enlever en l'air par de grands oiseaux de mer, quand ils tiennent à accomplir ou terminer un long voyage maritime et n'ont pas la force magique de se transporter eux-mêmes « par voie de reconstitution. »

Ces oiseaux, le grand ennui avec eux, est qu'ils ne peuvent longtemps se passer de poisson et cherchent à se poser sur l'eau, ce qui n'est point l'affaire du voyageur qui, le derrière trempé, regrette de s'être mis en route.

De poisson en poisson, le voyage s'achève enfin, car, pour ce qui est de la destination, ces oiseaux sont fort obéissants.

Seulement, durant le parcours, ils profitent tant qu'ils peuvent de l'insuffisance magnétique du voyageur dès qu'ils s'en sont bien convaincus.

Sport et Danse Guerrière.

... Il lui casse une armoire sur la tête. Quelle joie même si le bois n'est pas bon !

Hélas, tout est fini pour la tête, peut-être aussi pour l'armoire.

Tout est fini ? Non, pas au pays de la Magie, la bataille reprend de plus belle et la joie. A coup de tiroirs, de débris d'armoires, de planches, on peut encore taper sur l'homme qui bientôt se relève et s'il n'est pas lâche, vous rendra la monnaie de la pièce.

C'est agréable aussi de se battre au sabre. On coupe d'abord l'homme en deux. Mais il se relève menaçant. On lui taille encore une épaule. N'importe, il se redresse. On lui fend la tête, on abat la tête; s'en prenant à sa taille, on la tranche comme chou, cependant que sans penser à se reposer, on lui enfonce encore une bonne épée dans les tripes, Plaisir de Dieu que d'enfoncer dans le même homme, une, deux, trois, vingt épées, cependant qu'il se débat toujours et, debout quoique fatigué et le front humide d'émotion vous menace et trouve encore le moyen de vous envoyer une bonne estocade.

Armoire, sabre, épée, inutile de le dire, sont des armoires, des sabres, des épées magiques et aucun mal ne s'ensuit, sauf la fatigue qu'il est difficile d'éviter si l'on s'en donne vraiment à cœur-joie.

Bras d'argent

Punition des voleurs, leurs bras durcissent, ne peuvent plus être contractés, ni tournés, ni pliés. Et plus durcissent, et plus durcissent et chair durcit, muscle durcit, artères et veines et le sang durcit. Et durci, le bras sèche, il sèche, bras de momie, bras étranger.

Mais il reste attaché. Vingt quatre heures suffisent et le voleur insoupçonné, croit-il et savourant l'impunité, sent tout à coup son bras sécher. Déchirante désillusion.

Les bras d'argent sont les bras d'une princesse royale qui vécut il y a des siècles, du nom de Hanamuna.

Elle avait du voler. Malgré son sang royal elle ne put échapper au châtiment des mages.

En l'espace peut-être d'une heure de sommeil, ses bras durcirent. En rêve, dit-on, elle se vit des avant-bras d'argent. Elle se réveilla, et avec horreur les vit au bout de ses bras. Vision atroce. On montre encore son corps embaumé, ses petits avant-bras d'argent au bout. Je les ai vus.

Le fou.

« Vous voyez, nous ne pouvons plus nous en approcher : il agite ce fléau autour de lui dès qu'il entend un pas approcher. Il casserait la tête de l'importun qui ouvrirait la cage et serait à sa portée. Voilà plus de quatre ans que cela dure. Un autre se fatiguerait. Lui, non, il est fou. Ce fléau à battre le blé vous a dans les 30 kilogs; ajoutez la force dont il l'anime... ».

« — Mais je ne vois pas de fléau, m'écriai-je, il ne l'a pas en ce moment, faites vite, emparez-vous de lui... ».

« — Ce fléau est magique ».

J'étais un peu sceptique et m'approchai. A ce moment le fou lança contre moi un coup formidable, arrêté seulement par les barreaux de la cage qui tremblèrent et sonnèrent comme frappés par une masse d'arme.

Je compris que certains fous, là-bas, n'en gardaient pas moins leur puissance magique. Celà, il faut le dire, m'étonne encore et peut-être étonnera aussi quelques Messieurs qui se croient au courant de la Folie.

Sortir sa journée du mois.

Une journée en soi existe et la précédente existe et celle qui précède la précédente, et celle d'avant... et elles sont bien agglutinées, des dizaines, ensemble, des trentaines, des années entières, et on n'arrive pas à vivre, *soi*, mais seulement à vivre *la vie*, et l'on est tout étonné.

L'homme du pays de la Magie sait bien celà. Il sait que la journée existe et très forte, très soudée, et qu'il doit faire ce *que la journée ne tient pas à faire.*

Il cherche donc à sortir sa journée du mois. C'est l'attraper qui est difficile. Et ce n'est pas le matin qu'on y arriverait. Mais vers deux heures de l'après-midi, il commence à la faire bouger, vers deux heures elle bascule, elle bascule ; là il faut être tout à son affaire, peser, tenir, lâcher, décharger, convoyer par en dessous.

Enfin, il la *détourne*, la *chevauche*. Il s'en rend

maitre. Et vite à l'important, vite, obligé qu'il sera — hélas ! — à abandonner la journée à l'enchainement des suivantes au plus tard vers minuit. Mais que faire? C'est là le tribut à l'existence animale.

Henri MICHAUX.

Gérard Manley Hopkins

Gérard Manley Hopkins est né en Juin 1844, mort à quarante quatre ans en Juin 1888. La première édition de ses poésies parut en 1918, vingt-neuf ans après sa mort. De tous les poètes anglais, il est peut-être le plus difficile, autant pour les lecteurs anglais que pour les étrangers. Son style, sa prosodie et la technique de ses images, sans être uniques dans leurs genres, sont employés et développés par lui à un point qui dépasse de loin la complexité de tant d'autres poètes difficiles quoique classiques : Donne, Milton ou Browning, par exemple.

La poésie anglaise, en général, utilise les rythmes de la poésie du Moyen Age, celle qui, en latin ou en langue vulgaire, ne suivait guère que des rythmes fort simples et utilisait les accents toniques de la langue parlée. A ce rythme consacré déjà par une longue tradition, la Renaissance ajouta une certaine recherche du latinisme savant dans la rhétorique et le vocabulaire ; la poésie anglaise est ainsi devenue néo-latine dans ses idées et sa rhétorique, mais restée gothique dans ses rythmes. Ce phénomène est d'ailleurs commun à toutes les littératures de l'Europe occidentale : la rhétorique de Racine est gréco-latine et classique, mais son alexandrin est une invention de l'ancien français qui apparait pour la première fois vers la fin du douzième siècle et doit son nom au célèbre *Roman d'Alexandre*.

La poésie de Gérard Hopkins intervertit les traditions du rythme et de la rhétorique. Ses rythmes, comme ceux de quelques poèmes de Milton ou des poètes lyriques de la Renaissance, sont empruntés directement à la Grèce antique ; on doit scander certains de ses vers selon les mêmes règles complexes que les *Odes* de Pindare ou les chœurs des tragédies antiques. Mais le vocabulaire qui suit ces rythmes est aussi strictement anglo-saxon et gothique qu'il est possible de

l'être à notre époque quand l'anglais moderne, comme le français que nous parlons, a remplacé tant de mots celtiques ou germaniques du Moyen Age par des néologismes savants que la Renaissance et le classicisme ont empruntés directement au latin.

A cette complexité du rythme et du vocabulaire, Hopkins ajoute une complexité de la pensée. Né et élevé dans un milieu protestant d'intellectuels et d'artistes, il a subi, lors de ses études classiques à Oxford, l'influence du renouveau catholique qui, dans le pays protestants, caractérisa la fin du romantisme de même que, dans les pays catholiques, Manzoni, Lamennais et Ozanam opposaient, au libéralisme athée, une sorte de fourriérisme catholique. En 1866, Hopkins se convertit au catholicisme ; en 1868, il fut reçu dans un noviciat de la Compagnie de Jésus. En 1877, il fut reçu dans la Compagnie et consacra le reste de sa vie à l'apostolat et à l'enseignement des langues classiques.

Le romantisme anglais avait subi une forte influence de la philosophie allemande. Avec Carlyle et Ruskin, la pensée de Hegel et de Schopenhauer s'est répandue dans tous les milieux intellectuels. Hopkins connaissait, longtemps avant sa conversion, les idées des préraphaëlites et du cercle de William Morris. Ses poèmes de jeunesse trahissent un culte de la beauté qui s'exprime surtout par une recherche de l'ornement purement descriptif, un art d'enlumineur ou de miniaturiste, comme celui de ses dessins, où le poète se complait à dépeindre les formes et les accidents de la nature sans y chercher de signification proprement philosophique. Cette description du monde où la Volonté Schopenhauerienne se révèle en *Vorstellung* fut profondément modifiée, plus tard, par ses études théologiques. Il en résulta un curieux syncrétisme où l'idéalisme dynamique de Schopenhauer se confond avec le réalisme pessimiste de Duns Scot. Pour Hopkins, la Beauté est le résultat d'un équilibre rare, bref et précaire des forces et des conflits d'un univers héraclitéen dont le perpétuel devenir détruit, à chaque instant, ce qu'il vient de créer. Cette beauté du monde est profondément dualiste, toujours variée et pommelée, faite d'ombres et de lumières ; elle est empreinte de tristesse et de douleur, tristesse de la mort et douleur de l'enfantement. Et la laideur dont le poète souffre tant, le mensonge auquel il n'a jamais pu se résigner, la

pauvreté et la douleur que n'accompagne aucune beauté, aucune joie, sont les échecs d'un monde où la volonté du Beau, du Vrai et du Bien n'est pas toujours assez forte pour atteindre ce haut point d'équilibre où ces trois catégories se confondent en Dieu et en l'univers, dans la substance et dans l'accident. Après sa conversion, dans les poésies de sa seconde manière, la description des formes est rigoureusement soumise à une conception philosophique de la signification des formes et des accidents de l'univers, et surtout du nombre infini des formes possibles de la substance dont nous n'apercevons qu'un accident à la fois.

Depuis la première publication de ses poèmes, Hopkins n'a pas cessé d'exercer une influence vivifiante sur toute la poésie moderne d'Angleterre et d'Amérique ; presque chaque mois, il est question de sa technique ou de sa pensée dans l'une ou l'autre des nombreuses revues littéraires des deux continents. On l'interprète un peu à tort et à travers, de même que l'on interprète Mallarmé ou Rimbaud en France ; ou s'autorise de lui pour justifier toutes les innovations verbales et techniques sans trop se préoccuper du système qui justifie les siennes. De son vivant, Gérard Hopkins, qui publiait peu et se souciait encore moins de sa gloire littéraire, jouissait déjà d'un respect rare auprès de quelques poètes qui connurent son amitié précieuse. Le vieux Coventry Patmore, que les lecteurs français ont découvert par les traductions de Paul Claudel et l'essai de Larbaud, soumettait humblement au jeune Jésuite la nouvelle édition de *The Angel in the House* et y incorpora presque toutes les corrections que Gérard Hopkins lui suggéra. Robert Bridges, qui devint plus tard poète Lauréat, ne cessa de s'inspirer des manuscrits qu'il garda précieusement pendant vingt ans avant de les confier à un public qu'il jugeait enfin digne de les apprécier.

L'*Ode sur le Naufrage du Deutschland* fut composée en 1876, un an après la perte de ce vaisseau qui devait transporter en Amérique cinq nonnes franciscaines exilées par l'anticléricalisme de Bismark et des lois Falke. Cette composition peut être considérée comme un poème liminaire qui marque le début d'une seconde période d'activité littéraire dans la vie de Gérard Hopkins. Lors de sa conversion, il avait détruit tous ses manuscrits de jeunesse qui sont aujourd'hui per-

dus, sauf quelque poèmes dont ses amis ou ses parents avaient conservé des copies. Presque toute l'œuvre que nous connaissons appartient donc à cette seconde période. L'Ode se compose de deux parties : la première contient six stances, la seconde en contient vingt-cinq. J'en ai traduit deux passages, le début et la fin de la seconde partie ; j'espère pouvoir, un jour, en traduire le reste. Dans le premier numéro de *Mesures*, en 1934, j'ai déjà eu l'occasion de publier quatre traductions de Hopkins : *Tom's Garland, The Windhover, Hurrah-ing Harvest* et *Duns Scotus'Oxford.* Sans les précieux conseils et l'encouragement de M. Jean Paulhan, il m'eût été impossible de choisir un vocabulaire français qui pût, ne serait-ce par analogie, suggérer la beauté étrange et stricte de la langue que le poète Jésuite s'est constituée.

Edouard RODITI.

Bibliographie :

« Poems of Gérard Manley Hopkins »,
Oxford University Press, 1930.

« The Note-books and papers of Gérard M. Hopkins »,
Oxford University Press, 1937.

« The Letters of Gérard Manley Hopkins », vol. 1 et 2,
Oxford University Press, 1935.

« Further Letters of Gérard Manley Hopkins »,
Oxford University Press, 1938.

« Gérard Manley Hopkins »,
biographie par G. F. Lahey, S. J.
Oxford University Press, 1930.

New Verse, Avril 1935 :
article sur le Scotisme de Gérard Hopkins, par Christopher Devlin, S. J.

Le Naufrage du Deutschland

« Pour les uns, je suis lame; pour les autres, roue et rail, flamme, croc, flots... » fait la mort sur son tambour; et les orages cornent sa gloire.

Mais nous rêvons enracinés en terre. Poussière ! La chair tombe sous nos yeux et nous, quoique de la même fleur, nous ondoyons avec le champ, nous oublions que la faux amère doit ramper ici, que le soc chassieux doit passer.

Un samedi, partirent de Brême, pour le grand large d'Amérique, colons et marins comptés, hommes et femmes compris, deux cents âmes en tout. O Père ! non pas sous tes ailes, ni soupçonnant que leur but était un bas-fond, le destin d'un sur quatre d'y périr.

Pourtant, la côte obscure de la baie de ta bénédiction ne les abritait-elle pas, enserrés par les millions de détours de ta miséricorde ?

Il se lance dans les neiges, jette le hâvre derrière lui, le Deutschland, un Dimanche; et le ciel ne change pas, — l'infini de l'air est inclément, .. et la mer en écailles de silex, son dos noir cambré sous le souffle régulier, Est-nord-est, quartier maudit du vent !

La neige nerveuse, étincelles blanches et vrillantes dans le vent, tourbillonne vers les profondeurs qui font tant de veuves, privent tant d'enfants et de pères.

Il avança sous le vent, dans les ténèbres, échoua, non pas sur un récif, un rocher, mais sur la crête d'une barre de sable : la nuit l'attira, droit sur le Knock de Kent.

Il broya le banc sous son avant et sous la quille de sa carène; les brisants roulaient sur son flanc avec choc et fracas; les voiles et la boussole, le gouvernail et la roue, à tout jamais inertes, plus de gardes, plus de guides, tout cela dut-il subir.

L'espoir dont les cheveux avaient déjà blanchi, l'espoir en deuil, gravé de larmes, ridé par les soucis, depuis douze heures, l'espoir était mort !

Et une nuit de terreur tomba sur ce jour de détresse; aucun secours ne brillait sur la mer, rien que les fusées et les bateau-feux; et les vies se laissaient nettoyer par les vagues. Elle prirent les haubans comme linceuls, elles claquaient dans l'élan et la violence du vent.

L'un quitta les cordages pour sauver toutes ces femmes affolées en bas; avec une corde autour de sa taille, agile et brave, il fut jeté d'un seul coup à la mort, malgré son cœur sans peur et ses muscles tressés.

Pendant des heures, on le comptait encore, bercé çà et là dans la toison noueuse de l'écume. Que pouvait-il contre la foulée des trombes d'air, contre les bonds et la montée de la vague cabrée ?

....

Je t'admire, Maître des marées, du flux de Jadis et de la chute de l'An; pans du gouffre qui se referment et se rétablissent, son baillement, ses quais et son mur ! Océan d'un esprit toujours versatile qui étanche et éteint ! Sol de l'être et son granit : au-delà de tout,

Saisis Dieu qui trône derrière la mort avec Sa suzeraineté qui voit et voile, Providence et Durée !

Avec une miséricorde qui dépasse l'immensité de l'onde, une arche pour Celui qui écoute ! Et Celui qui tardait glisse avec amour plus bas que la Mort et la Nuit: un filon pour agréer la prière déjà passée, étouffée dans sa prison, pour visiter les âmes pénitentes au dernier soupir...

Notre géant trempé dans la Passion, Christ ressuscité du Père compatissant, atteint le plus haut point dans l'orage de Ses grands pas !

Brûle maintenant, nouveau-né dans ce monde, Nom de nature double, Miracle-de-Marie en flamme, lancé par le ciel, pétri de cœur, enfanté par une vierge, Nombre moyen de l'Etre-en-trois du trône de foudre !

Aucun éblouissement de jugement dernier à son approche, ni ténébreux en arrivant; doux, mais revendiquant royalement ce qui lui est dû; une pluie libérée, étincelant vers la terre, non pas un éclair de feu durement lancé !

Dame noyée à nos portes et parmi nos écueils, souviens-toi de nous dans les détroits, dans le Hâvre de Grâce de la Récompense; que notre Roi revienne régner — Ah, régner ! — sur des âmes anglaises !

Qu'il fasse Pâques en nous, une source de jour dans notre crépuscule, un orient aux torches cramoisies, l'illustrant encore, notre Angleterre rare et chère, pendant le déroulement de son règne : orgueil, rose, prince, notre héros, grand-prêtre, feu de l'âtre de nos cœurs charitables, Seigneur de la foule chevaleresque de nos pensers !

Gérard Manley HOPKINS,

(*traduit par Edouard Roditi.*)

Six Mois d'Alger

Les aveugles.

Ce pays respirait l'air chaud du bonheur estival. Des mâles paradaient, des femmes étaient belles, des usines ronronnaient : cela était dans l'ordre de la nature. Mais l'humanité se charge de corriger la nature : cela est dans l'ordre de sa loi. Les hommes ne savent que trop bien rappeler à la nature ses obligations, la contraindre à partager leurs ennuis. Tout ce qui touche au ciel, au sol, à l'eau, ils y mettent leur marque, ils le modifient à leur gré. On aurait pu croire, sans la guerre, qu'un phare appartenait au monde des étoiles, un avant-port au royaume de la mer : on s'aperçut soudain qu'ils étaient aux mains des hommes.

Et les hommes, au début, avaient tout aveuglé. Pour se défendre, ils avaient commencé par crever les innombrables yeux du visage de la nuit. Ils avaient posé le bleu de leurs ténèbres artificielles jusque sur le sourire phosphorescent d'Amphitrite à la face d'émail bleu. Bleu sur bleu, nuit sur nuit. Les phares étaient morts, debout. Les fanaux verts ne jetaient plus leurs petits cris poignants d'espoir. Les fanaux rouges ne saignaient plus.

Alors on comprit que l'espérance, comme un cœur qui bat, ne peut pas, sans mourir, cesser de battre; et qu'un port, sans ses plaies saignantes, ne peut pas plus vivre qu'Amfortas ou Prométhée.

Dans le noir des bassins et des môles on devinait que des spectres bardés d'acier venaient tendre, au cou des passes, des chaînes sorties des oubliettes du moyen-âge. Des imaginations sous-marines hantaient la houle de tous les esprits, des anticipations de feux célestes rebroussaient les chevelures.

Puis, un soir, le feu vert se ralluma, et les hommes

retrouvèrent le goût d'espérer. Les feux rouges se remirent à saigner, et la ville connut tout ce que ces blessures avaient d'exquis, et qu'elles étaient moins cruelles que la cécité. Les chaînes se sont détendues. Les squales de fer, qui n'avaient jamais rôdé que sous les crânes, sont allés définitivement s'engloutir dans l'oubli des cauchemars. Et de nombreux bateaux ont commencé de reparaître avec une espèce de gentillesse : ils ont simplement adopté un uniforme gris d'argent, pour mieux ressembler à leurs frères les poissons; par pudeur aussi, pour compenser les panaches trop blancs de leurs coups de sirène trop allègres. Les fumées ensoleillées se sont remises à indiquer comment on monte au ciel sans effort. L'humanité, sans presque y prendre garde, avait rouvert ses mains aux oiseaux de la nature ; elle avait rendu les phares aux étoiles et leurs yeux à tous les aveugles.

Maintenant Alger scintille, le soir, de mille lumières. D'autres mâles paradent, d'autres femmes sont belles, d'autres usines ronronnent : la vie continue.

Fantômes de l'aurore.

Alger, la ville du monde, qui le mieux utilise l'aurore pour se laver de tous ses péchés, pour se délivrer de ses tares au moins pendant une heure. Instant fragile et plein de grâce, c'est le seul où cette cité, pleine d'affirmations insolentes, se refuse à l'évidence. Durant le jour, elle est anéantie d'azur et de clarté; pendant la nuit, elle s'abandonne aux influences magiques; mais à l'aurore, elle échappe à ses démons et s'accorde le plaisir exquis des nuances.

Cette ville s'éveille comme un visage de femme qui a dormi seule et qui n'a pas rêvé, surprise elle-même du sang qui parait à ses joues sans fard.

Quand le premier rose d'une pudeur étonnée monte au faîte des maisons blanches, alors dans leurs voiles blancs et roses les fantômes du jour éclosent le long des rues : pareilles à des fleurs sorties des prés nocturnes, les musulmanes se hâtent vers le travail. On dirait d'une cohorte d'anges descendus sur la terre pour en accomplir secrètement la purification.

Puis le soleil brusquement incendie la ville entière. Les blancs et les bleus se mettent à crier. Ils s'installent comme des cigales dans la possession des heures

Plus rien n'est caché, le mystère a fui, les fantômes voilés se sont évanouis. Une trompette perce le matin naissant. Au quartier des chasseurs d'Afrique un branle-bas répond au réveil. Dans les rues les cohortes d'anges sont remplacées par des cohortes viriles, et les soldats circulent. On commence à se rappeler que l'Algérie aussi est en guerre.

La nature.

On oserait pourtant dire que cette ville et ce pays font ce qu'ils peuvent pour « supprimer » la guerre. Le climat, le ciel, la nature, qui ont toujours les accents de la perpétuité, continuent à chanter un cantique de paix.

Dans les villes, les avenues sont bordées de ficus toujours verts, de palmiers généreux. Au détour d'une rue, par le frais de l'hiver, les fruits d'or brillent aux branches d'un citronnier, d'un oranger.

Quand les pères en uniforme accompagnent leurs jeunes enfants aux portes des écoles, on dirait qu'ils les mènent vers la certitude d'un univers où la violence et l'iniquité ne feront plus la loi, où ils respireront enfin l'air savoureux de la justice et de la liberté.

Dans les prairies de la Mitidja, en bordure des vignobles, les pâquerettes à profusion et les iris sauvages se chauffent au même soleil qui fait étinceler la neige sur les cimes de l'Atlas. Les chéchias des tirailleurs semblables à des géraniums, se refusent presque à n'être pas aussi des fleurs.

Et c'est toujours aux fleurs que les hommes ont demandé de commémorer le souvenir, d'encenser l'espérance : *Manibus date lilia plenis... Purpureos spargam flores....*

Dès l'ardeur de septembre rafraîchie, dès la première angoisse apaisée, cette terre algérienne se mit à renaître, comme au printemps renaissent les pays où l'hiver tue les feuillages. Le sol des forêts s'est couvert de cyclamens, à leurs buissons rougirent les arbouses. Tous les parfums des calices ont recommencé dans les jardins à se distiller, toutes les couleurs des pétales à s'épanouir. Le narcisse embaumé, la rose tremblante, le violent bougainville sont là, et même les plus discrètes : la cinéraire qui attend la nuit, et, qui semble écouter dans l'ombre le pas de l'espoir, la violette.

Sur la terre algérienne, la poussée d'une sève éternelle semble nous annoncer le retour du matin que nous aurons gagné, de la nouvelle jeunesse qui nous sera due.

Les bambous.

Mais il arrive que la nature « participe » sans que l'homme lui demande rien : une tempête se déchaîne, le ciel gronde, la terre tremble. Alors les éléments disent au mortel : « Nous ne sommes pas contents de toi. »

Un jour, dans un jardin tropical, j'ai senti tomber sur moi le poids de cette réprobation. C'était au temps où les cigales chantaient encore, malgré les premiers tués; où les hirondelles partaient déjà, à cause des premiers tués.

La sueur se mit à sécher sur la peau; le frisson du vent chaud glaça les reins, et les bambous se mirent à s'entrechoquer. Il passait du feu dans l'air, avec une odeur de soufre; du sable entrait dans la bouche; les figuiers et la résine mêlaient leurs parfums à des vapeurs d'asphyxie; tous les feuillages étaient pareils à des visages de l'amour en train de se défaire; à des figures d'amis qui mouraient, et les plus purs s'effondraient dans des miroirs brisés.

Les palmiers, les bananiers, le baobab et les ficus élastiques s'agitaient comme une mer sur des brise-lames, mais les lames de la mer, elles, s'enfuyaient du rivage. Les bêtes sauvages, au loin, dans leurs prisons, hurlaient plaintivement. Les bambous entre-heurtés scandaient une danse macabre.

J'ai pu croire un instant, — et désirer de toute ma faiblesse, — que la réprobation universelle tombait sur mes épaules, et que je méritais, à moi seul, d'expier tous les crimes du monde. J'ai pu croire qu'il ne resterait bientôt plus que des ossements et de la cendre dans un monde où ne fleurissait plus que le sourire d'un enfant qui n'a jamais connu sa mère.

C'était l'Afrique, celle des temps barbares, qui se redonnait pour une heure aux sortilèges, à la magie.

Les miracles.

Afrique, aucun pays peut-être, malgré ses Européens, ne reste plus près de la magie. La guerre est-

elle un climat favorable aux superstitions, aux croyances miraculeuses ? Sans aucun doute, et il faut en croire sur ce point le *Dictionnaire d'Apologétique*, qui donne de bien intéressants témoignages sur les chaînes de prières et autres usages prophylactiques répandus pendant la guerre de 1914.

Mais la sensibilité aux miracles est particulièrement vive dans cette Afrique du Nord qui offre à la fois une juxtaposition et un mélange de plusieurs races où les méditerranéennes ne sont pas les moins portées à ce que les docteurs de l'Eglise appellent « aberration morbide du sentiment religieux » ou encore « impressionnabilité excessive qui rend l'âme perméable aux contagions mentales. »

Il arrive ici, à l'équinoxe du printemps, qu'on voie des Nègres sacrifier un taureau sur le rivage du golfe Beaucoup d'Arabes et de Berbères vivent dans un univers de *djennoun*, leurs démons familiers : l'encens, le coriandre et le harmel composent pour eux mille drogues propitiatoires ou vénéfiques. Notre Dame d'Afrique est une Vierge noire entourée d'étranges ex-votos que des Andalouses et des Siciliennes ont d'abord préparés selon des formules peut-être très éloignées de l'orthodoxie. Des Juives étranglent des poulets au pied d'un arbre. L'autre soir, un soir de tempête, une vague emporta une petite mauresque qui allumait des bougies dans un lieu consacré trop près de la mer. Pour décrire son village qui entrait dans la guerre, un vieux cheik écrivit à son fils, tirailleur : « Plus un cheval qui piaffe, les oiseaux ne volent plus. » Et d'innocents fellahs racontaient que le Sud était infesté de vipères pesant trois livres, de serpents gigantesques qui avalaient des soldats.

Telle est ici la tournure d'esprit dans bien des milieux populaires. C'est de la Méditerranée à grande puissance, c'est aussi de l'Orient fabuleux. Les mirages leur sont familiers. Pourquoi pas les miracles ? L'espoir d'une paix prochaine en aura fait naître plus d'un, entre les dunes mouvantes du Sahara et les flots scintillants de la Méditerranée : les autocars et les sœurs de charité y jouaient un grand rôle, ainsi que les mendiantes aux portes des cimetières, les dames en deuil inconnues, les jouvencelles stigmatisées, les voyantes extra-lucides.

Il est vrai que la date fixée par tous les miracles,

avec une unanimité troublante, est depuis longtemps passée... Et comme le bon sens est, parait-il, la chose la mieux partagée du monde, ce pays de contrastes vit renaître aussitôt des enfants de Descartes, de Molière, qui se sentirent les héritiers lointains de plusieurs siècles d'intelligence et ne voulurent plus rien accepter pour vrai qu'ils ne l'eussent vérifié. C'est ainsi qu'un tirailleur n'affirma pour la première fois qu'il croyait enfin à la permission qu'il avait tant désirée, que le jour où il en revint.

Un garçon, les livres et Pénélope.

Est-ce encore un miracle ? L'autre jour un jeune garçon d'Alger disait :

— Je viens d'être reçu à mes examens. J'ai vingt ans. Dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être je serai soldat. Que ferai-je d'ici là ? Vais-je trainer mon désœuvrement dans les rues ? Non, je retourne au lycée, je vais suivre les cours que je suivrais s'il n'y avait pas la guerre. Ne fût-ce que pour quelques jours, je n'aurai pas perdu mon temps »

Ce jeune Algérois avait raison. Et ce n'était pas un fort en thème, plutôt un sportif. Mais il sentait obscurément que le meilleur moyen d'éviter la démoralisation, c'est encore de se pencher sur un bouquin. Il se refusait de lui-même, et peut-être sans le savoir à l'état que ce roman de l'autre guerre avait dénommé le diable au corps.

Nous sommes tous plus ou moins comme ce jeune homme. Pour nous défendre du diable au corps, il faut mettre les anges dans nos esprits. Les livres sont des anges.

Forte de cette conviction, une voix se fit entendre sur les ondes algériennes, et dit :

— Sachez donc vous retourner vers les rayons fidèles de vos bibliothèques, vers les comptoirs des librairies. Les jeunes auteurs, les vieux maîtres, les classiques ont des aliments tout prêts pour nourrir vos pensées. Et les poètes aussi, et les plus reculés dans le temps. Rien est-il plus actuel que l'*Odyssée* ? Pénélope attendait le retour d'Ulysse, car la guerre de Troie avait bien eu lieu. Le soldat revint, comme nous voulons que les nôtres reviennent. Et le premier soir..

Mais quelle femme d'aujourd'hui ne verrait pas l'image même de son espoir présent dans ces mots de l'aède : « Quand ils se furent charmés par l'amour, ils se charmèrent encore par leurs paroles ? »

Celui qui avait parlé s'était si bien persuadé lui-même qu'il se prit sans doute pour Ulysse (car il portait un uniforme) et que, le lendemain, il avait d'autres yeux pour regarder les adolescentes qui sortaient du lycée de jeunes filles. Ces Algéroises au cheveu nu, aux jambes et aux bras nus, si charnelles, si filles de Vénus, il leur trouvait à toutes le visage d'irréprochables Pénélopes.

La vie continue.

Mais ceci n'est sûrement plus un miracle, ou s'il l'est, c'est de vertu. Ceci n'est plus un spectacle, ou s'il l'est, c'est d'édification. Un jour les Algériens ont entendu Jean Giraudoux parler des forces matérielles de la France. Il avait dit qu'elle dispose, dans son empire, de cent dix millions d'hommes qui lui sont attachés par d'autres liens que la subordination et l'exploitation. Il avait dit que la France possède le navire de guerre le plus rapide du monde, la voie ferrée la plus élevée, le projecteur le plus puissant.

Toutes ces paroles touchèrent les Algériens, parce qu'ils savent qu'ils font partie de ces cent dix millions d'hommes et qu'ils sont une des incarnations, au-delà de la mer, du peuple français. Parce qu'ils savent qu'eux aussi ils peuvent placer dans le tableau des grandes réalisations de la France quelques chefs-d'œuvre typiques.

Peu de temps avant cette guerre, ils avaient commencé à répandre les thèmes véridiques de leur légitime orgueil. Ils pouvaient dire : l'Algérie possède la plus puissante locomotive du monde pour trains rapides de voyageurs; ils pouvaient dire : c'est ici, après les Etats-Unis d'Amérique, qu'on trouve le plus fort pourcentage d'automobiles par rapport à la population; ici qu'on trouve de grands barrages comme il n'en existe nulle part en Europe. C'est en Algérie que l'on voit la plus longue ligne de services automobiles du monde, celle qui relie Alger au lac Tchad et au Congo, plus longue que la traversée de l'Amérique de New-York à San-Francisco.

Tout cela était vrai. Tout cela reste l'image de la

puissance de leurs œuvres, de la force créatrice que la France leur a insufflée en nourrissant leurs esprits, et qu'ils lui rendent aujourd'hui, au service de la lutte qu'elle mène.

Bâtisseurs ils étaient, bâtisseurs ils veulent rester. Ces villes d'Algérie qui se transformaient sans cesse, qui croissaient en épaisseur, en largeur et en hauteur, elles continuent à pousser leurs moissons de pierre et de ciment; c'est leur vie, c'est leur envie.

Par les nuits de clair de lune, qui donc ne sentirait, en regardant ces fortes architectures qui prennent une espèce de blanche allure babylonienne, qui donc ne sentirait que leur destin est de proliférer, que la pierre appelle la pierre, et que ces villes, qui sont jeunes et musclées, veulent encore grandir ?

Même dans les circonstances actuelles, elles trouvent de nouveaux secrets pour satisfaire leur appétit de puissance, de création, de vie. Les Algériens savent que même en dehors des champs de bataille ils ont une grande mission à remplir à l'égard du peuple français. Pour eux désormais « la vie continue » veut dire qu'ils agissent selon cette conviction.

Le chant profond des femmes kabyles.

Voici d'autres Pénélopes à leur manière.

Elles marchent, portant à l'épaule la grande amphore de poterie qu'elles ont elles-mêmes modelée dans leurs mains. C'est l'aurore. Le jour monte sur les figuiers et sur les chênes. La fraicheur est vive. Où donc allez-vous, femmes ?

Elles marchent dans les sentiers de la montagne, pareilles aux femmes de l'Ecriture. Elles marchent et elles chantent. Au-dessus d'elles les cîmes neigeuses du Djurdjura rosissent. Le salut soit sur vous, femmes !

Elles marchent sans détourner la tête, dans leurs robes rouges, noires et vertes, et elles chantent. On les suit de loin, et elles chantent. On les rejoint à la fontaine, on les appelle encore, mais elles rient, elles fuient, et de nouveau elles chantent. Ne fuyez pas ! Laissez-moi vous entendre !

Hélas, ce sont des chèvres déjà disparues. Mais d'autres sont là, dans la prairie, cueillant des herbes, — dans le bocage, ramassant le bois mort, et en

chœur elles chantent la chanson des cueilleuses. D'autres, on entend leurs complaintes qui montent des villages avec le bruit monotone des moulins à farine. D'autres, les fillettes, chantent un air de ronde en menant les agneaux vers le pré.

Ainsi, dès l'aube du jour, la montagne résonne au chant des femmes kabyles qui vont chanter toutes les heures, tous les gestes de leur existence.

Le chant est leur expression. La femme kabyle chante partout, chante toujours : des chants de travail, des contes, des devinettes, des chants de danse et d'amour, de mariage et de deuil.

Elles traduisent par le chant toute leur existence Il y a dans leurs mélodies, de la gaieté souvent, de la jeunesse et du rire. Mais presque toujours leur existence rude et leur nostalgie atavique leur inspirent des accents d'une gravité noble qui atteint parfois jusqu'au pathétiqde. Le chant des femmes kabyles est un chant profond, comme le *cante jondo* des gitanes, — on dirait presque, par on ne sait quelle affinité mystérieuse, comme le plain-chant grégorien. Le thème qui fait jaillir le mieux cette source profonde, c'est le thème de la souffrance de l'âme devant l'exil. Car, par nécessité, le Kabyle doit s'expatrier. Il souffre de l'exil, et la femme et la mère souffrent d'être séparées de lui. L'un et l'autre, ils chantent leur douleur, et la voix de la mère, alors, devient pour le Kabyle la voix même du pays natal.

C'est, en définitive, le chant d'une mère dont le cœur n'est jamais séparé de ses enfants, de leur naissance à leur mort, et même malgré l'espace.

Sur le berceau de la fillette, elle chante tendrement :

« *O ma joie, ô ma fille,*
Ta beauté, ta vertu
Ressemblent à la neige. »

Sur le berceau du garçon fièrement :

« *Mon fils est aussi beau qu'un agneau nouveau-né.* »

Mais aujourd'hui l'enfant mâle est devenu guerrier. Il est parti loin du douar natal, et la mère, la bien-aimée, l'épouse continuent de le chanter. Des milliers de Kabyles sont loin des femmes qui les ai-

ment : soldats quelque part en France, dans la brume et le froid. Et elles chantent, les femmes, elles chantent leur propre courage et leur espérance :

« La fleur de basilic est morte,
Nous en planterons une autre...
Aïtha, ô ma fille, ne pleure point !
Ton père n'est pas mort,
C'est son cheval qui est tombé. »

L'agneau qu'on tue.

Ce jour-là, ce ne sera pas le cheval qui tombera, mais l'agneau des sacrifices, l'agneau d'Abraham. Ce jour-là, c'est l'Aïd el-Kebir, la grande fête, le dixième jour du mois du pélerinage à la Mecque. Aïcha, qui sert chez des « Français », « Aïcha qui est vieille, qui est pauvre, qui n'a rien, va cependant chaque minute à la fenêtre, le torchon à la main. On l'interroge. Elle répond : « Je regarde si *mon* mouton est toujours là ». Aïcha, qui n'a rien, a trouvé le moyen d'avoir un mouton. Il broute l'herbe d'un terrain vague, sous les fenêtres d'un building : l'agneau du sacrifice au pied des ciments modernes. Il en va de tout ainsi dans ce pays dès que les deux civilisations se confrontent.

Les indigènes ne cessent pas de nous surprendre, et les apparences paradoxales de leur vie. Ils vont, ils viennent, parce qu'il est bon de « marcher la route ». Les uns refluaient des banlieues parisiennes vers les montagnes de Kabylie, se bousculant vers les bateaux : ils ne savaient pas encore que la guerre était déclarée, mais on leur avait chuchoté : « Tu pars » et ils partaient. Pourquoi ? « Marche la route. » D'autres restaient sous les palmiers du Sud en disant « qu'ils regardaient mûrir les dattes ». Ils voyaient certainement les fruits se colorer peu à peu sur les régimes, tant leur patience est grande; la guerre était leur moindre souci. Cependant des groupes de réservistes, à la chéchia bravache, « marchaient la route » vers le bureau de recrutement en chantant la *Marseillaise*.

Pays d'extrêmes et de paradoxes: dans les cafés maures de la Kasba, la radio déverse des flots de propagandes internationales, débite de la Pologne, de la

Finlande, de la ligne Maginot, sous des antilopes murales, des lions, des paons, des edens orientaux, des peintures de mille et une nuits; — un caroubier maraboutique arbore mille bouts de chiffons en ex-votos, le lieutenant aviateur Mahfouf arbore sa nouvelle croix de guerre; — les tolbas organisent une représentation théâtrale où Hitler est chansonné puis ils vont au prêche coranique des Oulémas; — les pélerins sont à la Mecque, les tirailleurs sur la Moselle.

Mais tout cela l'Islam le recouvre de sa toison. Tous les événements passent sur elle, aucun ne s'y accroche vraiment. L'Islam donne aux musulmans une grande force de résistance, de continuité, d'espoir. Aïcha, ce soir, égorgera l'agneau qui broute sous la fenêtre. Des milliers et des milliers de musulmans égorgeront l'agneau pour un repas plantureux dont ils ne savent peut-être même plus le sens symbolique. Mais tant de victimes signifient quoi pour nous ? Tant d'agneaux ne finiront-ils pas, dans le sang mystique, par rejoindre celui qui enlève les péchés du monde, par sauver les hommes de leur propre sacrifice ?

Gabriel Audisio.

Figures d'Ombre

« Un jour de plus, je respirais naïvement
« Une mer et des cieux volatils,
« J'éclipsais de ma silhouette
« Le soleil qui m'aurait suivi. »

Paul ELUARD (*Les yeux fertiles*).

Une bouche de rosée
à l'orient t'a nommé
pour une ultime légende,
et voici l'écho du verbe
dans les sources de lumière,
et le secret de détruire.
D'un vase à l'autre, la vie
et le feu des salamandres
Avec tes formes futures
qui dans la nuit se souviennent ;
d'une rive à l'autre rive,
une ombre d'avant la chair.

Quelle urne s'incline au seuil de la nuit
pour verser la vie au bord des tombeaux,
quand ta main pieuse écarte le voile
et met, sur le ciel, le geste des palmes ?
Voici les jardins dominant la mer
où dans chaque fruit mûrit une étoile;
rose de l'esprit que l'on crucifie,
les enfants de l'aube auront ta lumière.

Doux enfants évadés du sépulcre de chair,
marchez dans la forêt de mes rayons solaires
au point de la bonté que l'esprit divinise.
Il n'est plus d'ombre ici pour prolonger la croix
et le ciel se divise en jardins de lumière ;
l'écorce est transparente et les fruits sont de feu,
toute racine au sol s'incruste lumineuse,
et nos cœurs délivrés n'ont plus leur poids d'argile.

Pour diviser le sommeil,
de ton geste intérieur
franchis les tombes ouvertes.
La pensée au cœur des choses
est à cueillir par l'esprit
au jeu des métamorphoses ;
voici la pente à gravir
pour accéder au domaine
où n'est plus que la lumière.

Géo LIBBRECHT.

L'Esprit et le Temps

ACTUALITE DE GUILLAUME APOLLINAIRE

La conférence que Jean Fraysse vient de nous donner au Théâtre des Mathurins *sous les auspices du* Rideau de Paris *est mieux qu'une manifestation. Malgré son aspect spectaculaire, en dépit même du spectacle, elle constitue un événement. Et cet événement n'est pas, comme il serait habile de laisser croire, un fait qui domine ou qui surnage, non. S'il faut le caractériser ou le mesurer on en trouvera la source dans l'inextricable enchevêtrement des faits qui constituent la vie et le rêve et sa puissance ou plutôt son potentiel de puissance est exactement à la mesure de la vie quotidienne et de son mystère.*

..Jean Fraysse a sû souligner la présence réelle de Guillaume Apollinaire dans les manifestations actuelles de l'esprit humain. Présence obscure s'il en fut, mais présence efficace, présence redoutable que seuls les esprits libres et désintéressés, les cœurs disponibles et les âmes inquiètes savent discerner dans le chaos des valeurs humaines d'aujourd'hui.

*Ce n'est certes pas par l'insinuation ou l'habileté que la poésie d'Apollinaire a su perfectionner dans le silence nos modes de penser et de voir. La poésie d'*Alcools *est simple comme la goutte d'éther qui s'évapore, comme le rayon qui se pose entre l'abeille et le pollen. Ele est simple et obscure comme l'amour dont elle participe par son charme, sa séduction et son mystère. Elle est mortelle comme la vie, mais elle est immortelle comme les perspectives raréfiées de cette vie qui dans la galerie des glaces confronte perpétuellement l'image double de l'amour et de la mort.*

Guillaume Apollinaire d'une encre couleur du temps écrivait pour nos yeux qui sont de la même couleur et pour les images dont les formes éternellement diverses se répètent pourtant éternellement.

Que nous le voulions ou non, nous sommes tous accrochés a ses anecdotes lyriques. Et tel qui lit un journal, qui est séduit

par un propos feint ou par un spectacle paie son obole sans le savoir à cet enchanteur puissant.

Amour, soit ! Mais amour lucide. Et la lucidité dans l'Amour comme toute lucidité qui à l'image des statues des tombeaux s'accordent pour rêver sur la connaissance, cette lucidité à nom : Humour.

Jean Fraysse l'a bien senti et il faut lui être reconnaissant d'avoir souligné du doigt ce texte que Guillaume Apollinaire écrivait à propos de Jarry et qui transcrit en langage clair cette rêverie supérieure dont l'image vous est donnée par certains passages de l'Apocalypse, le trouble de l'absinthe ou la promenade bleue d'une étincelle électrique chantant dans le Néon.

« On ne possède pas de termes qui puisse s'appliquer à cette allégresse particulière où le lyrisime devient satirique, où la satire s'exerçant sur la réalité, dépasse tellement son objet qu'elle le détruit et monte si haut que la poésie ne l'atteint qu'avec peine, tandis que la trivialité réassortit ici au goût même, et, par un phénomène inconcevable devient nécessaire ».

« Destruction de l'art avec la conscience de cette destruction » le définissait-on à Iéna au XIXe siècle. Et Hegel ajoutait : « L'art dans sa plus haute destination est et demeure pour vous un passé ».

L'éclat de la rupture et le soin de Guillaume Apollinaire de suivre de près la réalité profonde devait aboutir à cet Art Vivant qui s'intègre chaque jour dans la vie et s'y fond dans des plis aussi indiscernables que « les reflets du cou de la colombe ».

C'est ici que l'actualité d'Apollinaire rejoint l'actualité tout court. Sur la trame des jours, sur la soie de nos espoirs et de nos souvenirs passe la lanterne sourde de ses reflets lyriques. Le grand Pan est mort, Orphée en charme le fantôme dans l'archipel de nos mémoires.

Autour de la table dressée pour Jean Fraysse sur la scène des Mathurins, lorsque les comédiens se levèrent à tour de rôle pour emprunter ces voix qui s'étaient tues depuis vingt ans, on eut dit que chacun évoquait une statue taillée à même la parole et que la décomposant il en éternisait le prisme. Enfin, lorsque dans la nuit totale le poète s'évanouit, seule subsistait comme un remords et comme un espoir la voix lointaine d'Apollinaire, venue de ce Pont Mirabeau où coule la Seine... Vienne le temps, sonne l'heure..... et cette heure faisait trembler nos larmes...

Roger VITRAC.

CONFESSION D'UN GERMANISTE

J'ai souvent pensé depuis septembre au drame de conscience de nos amis germanistes. On n'étudie pas des années durant la littérature et la pensée d'un pays qui fut grand par l'esprit sans être profondément troublé par ses reniements et sa misère spirituelle.

Et je songeais surtout à Albert Béguin, analyste pénétrant de l'âme allemande, qui fut l'ouvrier de notre numéro Romantique et que je sais atterré par l'énigme des « élites » d'Outre-Rhin.

J'ai désiré connaître sa pensée et je lui ai vive gratitude de nous avoir répondu ce qu'on va lire.

J. B.

Mon cher ami Ballard,

Que j'ai eu de plaisir à vous retrouver l'autre jour, à Paris, pour ces quelques instants de conversation ! Et comment n'aurions-nous pas mesuré tout ce qui nous sépare des préoccupations qui nous étaient communes et si naturelles en 1937 ? C'était l'époque où vous prépariez courageusement votre magnifique numéro sur le *Romantisme allemand*, et j'espérais avec vous que nous ne faisions pas tâche vaine, pour la poésie et pour l'esprit français et aussi pour l'Europe, en cherchant à mieux faire connaître les plus hautes aventures de l'esprit germanique... Aussi l'autre jour, m'avez-vous demandé où j'en étais, moi qui ai tant aimé la poésie allemande et qui appartiens à un pays neutre d'où le regard embrasse également, — mais certes pas indifféremment — les deux cultures. Je n'ai pu vous répondre aussitôt, non pas que votre question me surprit et me trouvât inexercé à la poser, mais plutôt parce que depuis septembre, et même depuis l'autre septembre, celui de Munich, je n'ai guère pensé qu'à cela. Si vous le voulez bien, j'essaierai maintenant de faire le point.

La question que je ne cesse de me poser, c'est en bref celle-ci : faut-il, puisque l'Allemagne une fois de plus déchaine sur l'Europe les forces de la destruction, condamner en bloc tout l'esprit de ce terrible pays ? Il ne manque pas de gens, parmi ceux qui l'ont le mieux étudié, pour se résoudre à cette condamnation totale, et je ne vous étonnerai pas en vous disant que par moments je suis tout près de leur donner raison Dès que l'on connait un peu l'histoire d'Allemagne, on ne peut qu'être frappé par la permanence de certaines forces mauvaises, qui ont toujours détruit, depuis les origines, les diverses formes, les ordres successifs où le chaos germanique a tenté de se donner équilibre et stabi-

lité. Il faut bien avouer que ce pays répugne étrangement à tout ce qui lui assignerait des limites précises et des cadres durables; par un mouvement fatal, il retourne spontanément au désordre et tend à la catastrophe. Je ne vois que cette seule différence entre les époques de l'histoire allemande, que tantôt, déprimée, prise de doute, attirée par l'abîme, l'Allemagne se nie elle-même, se laisse glisser au plus morbide abattement, — et tantôt, exaltée, ivre d'elle-même, elle menace d'anéantissement tout ce qui n'est pas elle. Et j'en suis à me demander seulement ce qui est le plus pernicieux pour l'Europe, ou d'avoir en son centre ce grand peuple malade, ou de ne plus pouvoir vivre qu'en fonction de cette voracité prête à tout engloutir !

Vous connaissez là-dessus, la fameuse thèse des « deux Allemagne », et ses interprétations contradictoires. Pour les uns, la « vraie Allemagne », celle que l'on retrouvera toujours parce qu'elle exprime le vice irréductible d'une âme allemande à jamais immuable, c'est ce pays monstrueux, en état de perpétuelle voracité, avec lequel on ne saurait avoir d'autre dialogue que celui des armes; à cette thèse, — brillamment soutenue par Bainville (1) et forte d'une très grande vraisemblance quand on examine comme lui les entreprises parallèles de l'Allemagne avant 1914 et avant 1939, — il y a au moins une objection à faire : c'est qu'elle pose en principe la continuité du vouloir allemand et qu'elle ajoute foi à la force de l'Allemagne, tandis que ce pays est irrémédiablement changeant et *faible*. Pour les autres (et toutes les illusions de l'après-guerre tiennent à cette conviction-là), « l'Allemagne maudite » n'est qu'une apparence momentanée, qui s'explique par l'histoire de ce peuple et que l'on verra s'évanouir quand il sera parvenu à une suffisante maturité politique : soyons indulgents à l'Allemagne, disent-ils, ayons la patience d'attendre qu'elle se donne l'éducation nécessaire et il finira par s'assagir, par ressembler aux autres peuples, — ou plutôt par ressembler à sa vraie nature, qui est d'être un pays de rêveurs, de grands musiciens, de penseurs européens. Cette thèse optimiste me parait aussi fausse que l'autre, parce qu'elle suppose que les meilleurs esprits allemands sont victimes d'une oppression qui pourra prendre fin; c'est compter sur l'événement d'une élite qui jusqu'ici, non seulement n'a jamais gouverné l'Allemagne, mais encore n'a jamais désiré la gouverner.

Il n'y a pas deux Allemagne; il n'y a pas deux sorte d'Allemands, les uns bons et faibles, les autres méchants et forts.

---

(1) Et l'on a fort bien fait de rééditer récemment ses articles clés, tellement plus intelligents et clairvoyants que ceux des autres réactionnaires.

Et c'est là ce qui est si grave : ce sont *les mêmes* Allemands qui ont donné à la culture européenne une poésie, une musique, une pensée irremplaçables et qui se sont acharnés à ruiner la civilisation commune de l'Europe, à saper les bases de tout universalisme possible, à faire de ce crime qu'est l'isolement, la séparation, une pernicieuse vertu. Arnim, dont l'aventure spirituelle est l'une des plus belles qui soit (si belle que ses compatriotes ne l'ont jamais compris !) était un gallophobe enragé et un antisémite aveugle. Novalis lui-même rêvait d'une Europe non pas rechristianisée, mais contrainte à une nouvelle unanimité par un consentement total aux seules valeurs établies par le génie allemand. Et tant d'autres, parmi ceux que nous aimons...

Mais ici je devine que vous allez me poser la question de conscience que je n'ai pas pu ne pas me poser cent fois, et bien avant que la guerre déclarée lui eût conféré cette extrême urgence qu'elle a aujourd'hui. Vous allez me demander pourquoi, parlant du romantisme allemand et de ses poètes, d'Arnim ou de Novalis, j'ai passé sous silence cette simultanéité, en eux, des pires folies nationales et d'une incontestable grandeur dans l'inspiration. Vous savez d'ailleurs, car cous pensez comme moi, ce que je vais alléguer pous me justifier de n'avoir pas voulu dénoncer chez ces poètes le virus germanique : c'est que la poésie est une chose, et que le drame des peuples et des civilisations en est une autre. C'est aussi que je commettrais l'erreur même que je reproche aux Allemands, si j'acceptais cette contamination des points de vue. C'est encore, — s'il faut parler de moi, — que, dans des essais consacrés à l'actualité, je n'ai pas cessé de montrer où était, pour nous tous, la menace de décadence ou de catastrophe que représentait l'évolution allemande.

Je ne crains pas d'ajouter aujourd'hui encore qu'un simple besoin de propreté intellectuelle nous oblige à maintenir cette distinction des points de vue. C'est là justement un des caractères les plus précieux par lesquels la pensée occidentale se distingue de la pensée germanique. Nous n'avons aucune propension à confondre les plans, et j'estime qu'aujourd'hui c'est un devoir et une garantie de force que de les discriminer avec soin. Je ne pense pas manquer à mon amour de la France, qui, depuis septembre, est pour moi un impératif absolu, si je refuse de déclarer, comme certains le font, que l'Allemagne n'a jamais rien produit qui ne soit mauvais, vénéneux et corrupteur. On ne me fera pas dire, même dans mon actuelle détestation de l'Allemagne, que sa philosophie soit la cause de sa démence ou que ses poètes puissent sans dommage être ôtés au trésor commun de l'esprit humain. Je réaffirmerai même, — vous allez voir dans quel sens, et que cela ne diminue en rien ma volonté de

faire tout ce que me permettra ma qualité de citoyen neutre pour soutenir la cause française — je réaffirmerai, parce que c'est vrai et parce que cela ne peut être qu'utile à redire, que l'Allemagne est nécessaire à l'Europe, indispensable à l'esprit. Ses grands hommes nous ont laissé des témoignages dont on chercherait en vain l'équivalent ailleurs : témoignages qui presque tous rendent compte de destinées tragiques et de vues très sombres sur la condition humaine. Mais le pessimisme est-il mauvais en soi ? Et n'y a-t-il aucune noblesse à poser avec insistance, comme l'ont fait tant d'Allemands, des questions auxquelles on prévoit qu'il n'y aura pas de réponse. C'est là le rôle essentiel, rôle dangereux et souvent ambigu, dont se charge en Europe l'esprit allemand. Et son histoire est celle d'une série d'échecs, d'œuvres inachevées, fragmentaires, informes, de vies aboutissant au désastre, — mais aussi de quelques découvertes intellectuelles, d'explorations hardies et de cris profondément humains.

Seulement, cet esprit qui répugne à la forme, à la stabilité, à toutes les sortes de fidélités et au simple bon sens, cet esprit d'héroïsme et de démesure a beau créer des chants uniques au monde : dès qu'il s'applique à ordonner la vie sociale et nationale, à règler le comportement des êtres et à les perfectionner, il révèle sa tare fondamentale, qui est de rester sans prise efficace sur la réalité quotidienne. C'est là qu'est, à mes yeux, tout le problème allemand, et je le formulerais, non pas comme ceux qui croient à un démon racial, mais ainsi : pourquoi ce peuple, qui a produit de grands génies, dont les élites intellectuelles, à vrai dire très restreintes, ont accompli un travail inappréciable de connaissance humaine, qui a pu entendre, de la bouche de ses poètes, tant de paroles universellement valables, pourquoi ce peuple n'est-il jamais parvenu à s'unir qu'au nom des pires avidités collectives et dans l'exaltation de toutes les formes de la brutalité ? Pourquoi la culture de quelques-uns n'a-t-elle pu rayonner et devenir civilisation ? Pourquoi cette nation s'est-elle dressée périodiquement, depuis trois siècles, contre toute forme d'œcuménisme ou d'universalisme, pour affirmer cyniquement la séparation et une orgueilleuse prétention à imposer une « vérité » exclusivement nationale ?

Je ne tenterai pas ici de répondre à ces interrogations ; il y faudrait tout un exposé historique que je ne suis guère en mesure de faire et que vous trouverez d'ailleurs dans le tout récent et admirable livre d'Edmond Vermeil : *L'Allemagne* (chez Gallimard). L'un des maîtres français des études germaniques y déduit, des origines à Hitler, la succession des causes historiques, sociologiques, psychologiques qui ont fait de l'Allemagne cette fatale et lourde présence parmi les peuples, — et cela

avec une lucidité sans défauts. Lisez ce livre, vous serez au clair sur bien des choses, et entre autres sur la modestie des espoirs qu'il est permis de fonder sur une régénération prochaine de l'Allemagne.

Ce que je voudrais vous dire seulement, c'est qu'à mon sens la déchéance actuelle de ce pays est due, — outre les faits historiques, tels que la réforme, — à trois facteurs essentiels. D'abord au flottement de la conscience nationale, qui ne cesse d'osciller entre l'attachement aux divers pays allemands, le rêve impérialiste du Reich qui les englobe, et enfin une sorte de patriotisme cosmopolite : tantôt l'Allemagne est ouverte à toutes les influences, à peine consciente d'elle-même, prête à s'angliciser, à se franciser, à se slaviser ou à se dissoudre ; et tantôt elle se reprend, se ferme, se sépare de tout et se raidit sur ses seules valeurs propres, — mais comme elle n'en a point de stables, ces valeurs sur quoi elle se replie sont généralement simplistes, élémentaires, brutales.

Ensuite, l'individu allemand est un être trop informe pour ne pas vivre dans l'incertitude; plus sensible aux changements de l'être humain qu'à sa permanence et à ce que nous appelons la personne, il ne connaît aucun point absolument fixe, ni en morale ni en fait de vérité. Il adhère au vraisemblable, au possible et au passager, et rien ne peut arrêter son éternelle transformation. De là vient son impuissance à reconnaître la réalité pour telle, — et par compensation sa manie, toute verbale, de « réalisme » et d' « objectivité ». Sur le plan de la méditation, c'est la belle aventure de « l'idéalisme transcendental », mais dans la vie et l'action, c'est le vertige, le tournoiement indéfini de qui ignore les limites du possible et les exigences du fait. Si l'Allemand, à mes yeux, est irrémédiablement menteur, c'est qu'il est persuadé que la parole suffit à modifier la réalité. Demain, il dira n'avoir jamais suivi ni acclamé Hitler, — et il croira avoir effacé le passé. !

Enfin, — et je crois qu'on ne saurait trop y insister, — les élites allemandes sont absolument responsables de cet état de choses. N'écoutez pas les intellectuels de là-bas, qui se lamentent aujourd'hui d'être sans influence et opprimés. S'ils n'ont pas « rayonné », c'est qu'il ne l'ont pas tenté : c'est qu'à mesure qu'il se cultivaient davantage, ils se sont davantage séparés de leur peuple. Ils l'ont méprisé, ils ont formé une caste d'êtres spécialisés, fermés au monde ambiant, irresponsables hors de leur cabinet de travail, sans contact, je ne dis pas avec la masse inculte, — si épaisse là-bas ! — mais avec les autres castes dirigeantes, politique, militaire, mondaine, ecclésiastique, etc. Est-ce cette abstention, cette non-solidarité de l'élite avec la nation, qui ont causé l'incertitude du sens national et

l'absence du rayonnement de l'esprit dans la masse ? Ou bien, à l'inverse, l'impuissance originelle à connaître le réel, le terrestre, condamnait-elle d'avance cette élite à l'isolement ? Peu importe, en somme, puisque le fait est là : au contraire de la France, où une ressemblance profonde lie toute les couches sociales, et où la plus haute culture a formé, forme encore le mantien, la personnalité, le comportement, la spiritualité des individus les plus étrangers à tout développement intellectuel, — l'Allemagne nous offre le spectacle d'une masse absolument informe et d'une petite caste cultivée, mais sans conscience politique, sociale ni nationale, qui par conséquent obéit, dans le domaine politique, à tous les impératifs venus de la masse (ou de ses chefs). Et voilà pourquoi il n'y a qu'une Allemagne, puique personne n'y proteste contre le déchaînement des forces mauvaises auxquelles on abandonne le plan réputé méprisable ou amoral de l'action...

J'en viens enfin, mon cher Ballard, après ces considérations ou trop longues ou trop incomplètes, à ce qui devait faire l'objet de ma lettre : à l'attitude (faut-il dire au drame ? c'est un bien grand mot) du germaniste français. Ce n'est pas gai, en ce moment, d'être germaniste ! Mais je pense que cela implique un double devoir, car, s'il n'y a pas deux Allemagne, il y a deux usages à faire de l'Allemagne, ou bien elle a à jouer deux rôles contradictoires en Europe. D'une part, je ne vois aucune raison pour que nous cessions d'accueillir ce que l'effort de pensée ou la création poètique des grands Allemands peuvent nous apporter, c'est précisément parce que, nous autres, nous croyons à une vérité universelle et à la beauté, que nous nous réserverons le droit d'écouter les voix allemandes quand il leur arrive de nous révéler quelque parcelle du vrai ou quelque aspect du beau. Si j'avais à récrire mon livre sur le romantisme, je le ferais sans rien y changer et sans me préoccuper du problème allemand, qui n'est pas tellement intéressant, sauf ce qu'une nécessité vitale nous oblige à en connaître. Je confesse d'ailleurs qu'en ce moment, malgré tout, une sorte de répugnance instinctive m'écarte de toute étude de ce genre, et j'ai laissé dans un tiroir depuis septembre un essai inachevé sur Arnim ; il y dormira jusqu'à des jours meilleurs. (Et c'est pourquoi la vie du germaniste, — je ne le suis, heureusement que d'occasion, non pas de profession ! — me paraît si difficile, à cause de cette inévitable désaffection envers ce qu'ils aiment, qu'éprouvent tous ces excellents germanistes de l'école française dont vous connaissez les admirables travaux).

Et d'autre part, ceux qui connaissent l'Allemagne ont pour devoir de dénoncer sa misère spirituelle, d'y appliquer leur esprit lors même qu'il y est peu enclin, et de chercher à voir clair

dans les raisons des monstruosités actuelles. On en peut tirer de bien utiles conclusions, et de divers ordres :

1° Afin de mieux savoir que le combat mené par la France est vraiment la défense de tout ce qui compte contre tout ce qui ruinerait l'homme et l'esprit ;

2° Afin de bien comprendre que, quoi qu'il puisse arriver dans l'avenir, il est à jamais impossible que les pays de tradition chrétienne et humaniste tombent dans les erreurs et les crimes dont le Troisième Reich nous offre le tableau.

3° Afin de nous demander, — mais il est bien difficille d'y esquisser une réponse, — ce qu'il faudra tenter de faire de l'Allemagne après son inévitable écrasement. Sur quoi, sur qui compter, en ce pays-là ? Quelle régénération espérer, — ou plutôt quelle génération neuve ?

Je sens bien, mon cher ami, qu'en réponse à votre question, je vous apporte plus de points d'interrogation que d'affirmations précises. Mais je suppose que c'est cela que vous attendiez. C'est aussi, je crois, une attitude d'esprit qui est assez conforme à celle des *Cahiers du Sud :* un humanisme assez sûr de sa foi, assez riche d'espoir pour n'avoir pas besoin de simplifier les problèmes. C'est cet humanisme-là auquel nous faisons confiance quand nous songeons à la victoire française, et nous le croyons assez généreux dans son essence pour vaincre les forces maléfiques et intégrer les forces fécondes. Telle est à mes yeux la grande vertu française, et j'ai toujours vu une signification symbolique au fait que vos *Cahiers* méditerranéens ont publié et le « Romantisme allemand » et le « Théâtre élizabéthain ».

Je vous serre la main, mon cher ami, continuez à me considérer comme étant « des vôtres ».

ALBERT BEGUIN.

Le Carnet des Absents

Le courrier de nos amis ne tarit pas. C'est nous, au contraire, dont la tâche augmente chaque jour, qui sommes en retard avec eux. Qu'ils nous excusent et voient dans ce silence forcé confirmation de ce qu'ils nous ont prédit, de ce qu'ils nous disent encore... Ainsi débute Armand Guibert, le poète de « Barbarie » d'une Barbarie légendaire et bien dépassée depuis !

« ... Il est bon de ne pas renoncer, de ne pas perdre le « contact, alors que beaucoup d'hommes en ce monde sentent « proche l'heure dernière. Croire à un avenir, à une harmonie, « à l'*homme*, à l'heure où tout semble crouler, il y faut quelque « mérite, et nous sommes cependant de ceux en qui l'étincelle « n'est pas morte. »

« ... Cher Gabriel Gros ! La vaillance est en lui, mais s'en « doute-t-il ? Nous sommes nombreux à lui constituer une amitié « collective, une présence de la pensée et du cœur. »

Un écho du Train nour parvient : c'est la voix de Georges Neveux qui, à l'improviste, lance gaillardement son « coucou » comme dans nos jeux d'enfants :

« ... Une des rares joies que j'ai eues depuis le début de « cette guerre, c'est la réapparition des *Cahiers du Sud*. Le « petit passage de ma lettre que tu cites (et ça m'a bouleversé « de tomber dessus tout de suite, comme si tu m'écrivais, toi, « directement) je l'ai lu à l'autre bout de la France, dans un « camion où je grelottais de froid. Et je ne t'ai pas écrit. Et « je n'ai écrit à personne au monde. Mais j'ai pensé à toi, à « vous tous, aux *Cahiers*, tous les jours que Dieu a faits. »

« ... Bien sûr, maintenant, je vais pouvoir t'écrire de temps « en temps des lettres confortables (nous sommes cantonnés « dans un séminaire) mais rien de tout ça ne vaudra jamais « les lettres muettes que je t'ai envoyées par les nuits glacées « de cet hiver. »

« ... Comme tu as eu raison de reprendre le cours des

« *Cahiers* ! Il y a là dedans un élan de confiance qui s'accorde « de plus en plus avec les événements. D'ailleurs, tu allies à « ta gentillesse un sens divinatoire de l'orientation. Si j'étais « Dieu je ferais de toi un pigeon voyageur. »

Léon Gabriel Gros, familiarisé avec l'esprit du front, mais que le voisinage des barbelés ne change guère, trouve encore le temps de nous écrire longuement Nous extrayons quelques passages de ses lettres que, seul, le manque de place nous empêche de citer en entier :

« Ta lettre a été la bienvenue dans cette forêt où je suis, « pour une dizaine de jours, le locataire d'une cagna digne de « Blanche Neige. Les guetteurs veillent, mais n'entendent que « jappements de renards, fuites de biches entre les barbelés. « Le jour, c'est aux envols d'oiseaux, aux débandades de liè- « vres, que l'on suspecte l'approche d'une patrouille qui ja- « mais ne se montre. La nuit, de temps en temps, jaillit une fu- « sée blanche ou rouge et une batterie s'éveille pour une salve « ou bien quelques rafales de fusil-mitrailleur résonnent assez « loin, tirées par quelque guetteur, victime de ses propres an- « goisses. Immobile dans le ciel, au delà des collines, une « lueur rougeâtre : une usine travaille à 2 kms des avant- « postes...

« De mon observatoire, j'embrasse un véritable plan direc- « teur tout un morceau de frontière et entre ces villages, ces « fermes, ces bois, les deux plus grandes armées du monde... « pratiquement invisibles. Qu'un avion à croix gammée s'at- « tarde à observer et du néant semble-t-il surgir quelque pe- « tit chasseur anglais tout bourdonnant de rafales qui, en « quelque figures de danse vous transforme ce Dornier ou ce « Messerschmidt en trombe de feu et cela s'écrase au sol, « brûle avec sa cargaison aryenne, son essence et toute l'au- « réole de ses fusées, de ses balles qui éclabousse et noircit un « champ paisible encore étoilé de neige....

« C'est par delà la Guerre qu'il faut vivre la Guerre car il « est assez puéril de s'insurger contre elle quand on est sa proie. « Il faut la dépasser, la faire sienne comme une aventure per- « sonnelle. Je fais ma Guerre. »

« Cultiver une certaine « absence » à l'égard des événe- « ments quotidiens et en même temps être « présent » au dra- « me en cours considéré en bloc, telle me parait être la posi- « tion souhaitable d'un intellectuel qu'il soit spectateur ou ac- « teur, ou, comme moi, Narcisse de la fontaine de sang et ris- « quant fort d'y piquer de la tête.

« Excuse ces quelques notes hasardeuses et vagues, grif-
« fonnées aux marches de l'Est dans un décor sombre de ron-
« flements. La relève approche, à minuit comme il sied, et je
« vais retrouver ma forêt Shakespearienne. Qui sait ? Ils vien-
« dront peut-être au petit jour, camouflés sous des buissons
« portatifs comme dans « Macbeth » ; nous avons bien joué
« aux fantômes tout cet hiver. »

Et dans la suivante, où l'hiver, déjà, le cède au printemps:

« J'ai souvent pensé à t'écrire, mais, jusqu'à ces derniers
« jours, j'errais entre petits postes et points d'appui dans un dé-
« cor auquel le danger supposé (et si j'ose dire immanent)
« n'ôtait rien de son charme printanier. Tout un horizon Sar-
« rois s'offrait par delà la frontière. »

« J'ai vu les piverts signalés par Fufu grimper au arbres
« et éventuellement à la binoculaire les copains d'en face me-
« ner la même vie que nous au nom de conceptions contraires.
« De temps en temps, un petit concert de 105, les aboiements
« de la D.C.A., des ronflements de moteurs, et, la nuit, toutes
« les surprises. Un état d'absolue disponibilité. De fausses aler-
« tes saluées de fusées éclairantes, de quelques salves et cha-
« que matin, la pluie monotone, une odeur de feuilles pourries
« et de jeune sève. Maintenant, le demi repos, derrière trois
« remparts de barbelés, de rails anti-chars, de blockhauss et
« nous voici aux limites de la zône interdite, prêts à rejoindre
« le pays normal. Ici, pas de civils, mais les cloches ont son-
« né pour Pâques et il y a le cinéma ainsi que tous les jour-
« naux. Nous avons achevé les ultimes tranchées de résistance.

« Ce que je souhaiterais faire en permission : Revivre dix
« jours, tout comme si tout était normal ! Ne t'inquiète pas
« puisque tu es avec les « Cahiers », au cœur même de cette
« vie normale.

« Quel beau et pur délassement qu'un tel travail. Ah !
« comme je me suis régalé à labourer », me disait naguère un
« de mes camarades et je trouve cela bouleversant. Puisse cet-
« te épreuve nous redonner le goût, l'amour agissant de nos
« vocations personnelles, des travaux humbles et magnifiques
« qui sont les nôtres. C'est cela notre raison de vivre et nous
« la défendons plus passionnément que toute chose. Avoir le
« droit, le loisir de tracer un sillon, d'écrire un poème, d'ache-
« ver patiemment un meuble, voilà ce à quoi nous rêvions
« pendant les nuits de guet. Ah ! comme il s'agit peu du dan-
« ger à courir, quand le sens même de la vie est en jeu. Non
« pas volonté de puissance mais don de l'artisan à son œuvre,

« de l'Esprit au limon qu'il a modelé à son image, qu'il vivi-
« fie de son souffle.

. . *Avec Luc Decaunes nous sommes heureux d'apporter quelques vues critiques sur ce* Carnet des Absents. *L'idée même d'une discussion entre correspondants si éloignés à tous égards, nous paraît profitable. Il y a tant à faire, dès à présent, pour éviter la confusion des idées et la cacophonie des langages .....*

« ... J'ai retrouvé les chers Cahiers avec une joie intime bien « précieuse en ces temps stériles. »

« ... Il y d'abord le très émouvant article de Gros sur André « Gaillard. A ma grande honte, je ne connaissais Gaillard que « de réputation, et la pénétrante et fervente étude de notre ami « m'apporte une révélation. J'ai hâte que les Œuvres Complètes « soient parues (avez-vous espoir de les sortir bientôt ?). A « l'article de Gros vous faites écho sur le même ton de confian- « ce et de persuasion. A eux seuls, ces deux textes m'assurent « que les Cahiers seront plus que jamais le lieu où s'élaborent « les espoirs contenus dans le nom d'homme ».

« ... Votre « Carnet des Absents », suscite la contradiction, « la discussion, la réflexion. Nous quittons la littérature pour la « pensée à bâtons rompus, et ce n'est pas un mal ! Bien en- « tendu, vous vous doutez que je ne suis pas toujours d'accord, « et je brûle — en vain hélas — d'interpeller nos amis sur cer- « tains de leurs témoignages. Mais n'est-ce pas une preuve de « la nécessité de votre nouvelle rubrique, et de sa vitalité ? A « vous d'être l'ordonnateur de ces avis si partagés : c'est une « tâche bien prenante.

« ... J'ai surtout médité sur la lettre de Pierre Emmanuel, et « sur l'article consacré à La Tour du Pin qui me semble for- « mer toile de fond aux propos d'Emmanuel. Il s'agit ici de jeu- « nes gens de ma génération, qui ont vécu, par conséquent, sen- « siblement la même expérience que moi, et qui aboutissent à « une position (est-ce le mot?) radicalement opposée. J'ai sur- « sauté plus d'une fois à la lecture de leurs affirmations. D'ail- « leurs cette opposition pourrait peut-être s'expliquer par ce « qu'elle se trouve dans le domaine poétique. Les poèmes d'Em- « manuel et de Patrice de la Tour du Pin me semblent partici- « per bien davantage de la méditation philosophique et de la « préciosité formelle, que du délire proprement créateur d'un uni- « vers poétique. Il se passe chez eux l'inverse du phénomène « vivant : ils appliquent à leurs poèmes une éthique préalable, « alors que l'éthique doit être le fruit, la leçon du poème écrit « *sans préméditation*. Peut-être vous semble-t-il étrange que

« j'associe ces deux jeunes hommes qui semblent avoir des sou-
« cis bien distincts. Mais « La Vie Recluse » de Patrice et
« l'humanisme métaphysique d'Emmanuel se réclament d'une
« même transcendance, d'un même attachement à des « valeurs
« éternelles », c'est-à-dire, de ce fait, abstraites, *sans réalité* ».

« Quoiqu'il en soit, et bien qu'atteints par l'inquiétude de
« notre génération, par le besoin de reconstruction et la néces-
« sité de révision de l'esprit, ni l'un ni l'autre ne semble entr'a-
« percevoir la solution positive, et pour tout dire matérielle,
« économique, qui permettra enfin le développement libre de
« l'homme, c'est-à-dire l'épanchement du possible désiré dans
« le réel quotidien. Ces jeunes gens paraissent singulièrement
« ignorants de cet « indicatif présent » qui est à la fois le mode
« de la vie la plus élémentaire et des plus émouvantes aspira-
« tions de l'esprit. La « présence », dont parle Emmanuel, me
« semble être surtout une attente mystique occupée de son objet.»

« Je vous avoue d'ailleurs que j'envie à ces gens leurs idées
« nettes et leur assurance. Ont-ils déjà fait le point ? Quant à
« moi, je vis dans un désordre de pensée absolument unique ;
« j'existe par sursauts, par battements, Par moment, des idées,
« ou plutôt des images se répandent en surface et m'entraînent.
« Mais justement il y en a trop ! Seuls l'Amour et la Poésie
« continuent à m'alimenter, à me soutenir, et je devine que c'est
« la double et première racine de toute vie. Le reste est étouf-
« fé sous une aspiration au bonheur invraisemblable, un désir
« de m'appartenir tout entier, qui me submerge alternativement
« d'angoisse et de fièvre. Ah que les bonnes consciences, sou-
« tenues par la foi dans ce qu'elles font et la connaissance de
« ce qu'elles ont, me semblent parfois enviables ! »

..Comment, après de tels aveux, résisterions nous au désir de citer la lettre de Gaëtan Picon, qui, s'il n'appartient pas encore à la grande famille dispersée par la guerre, la rejoindra bientôt sans doute et n'en a pas moins son « idée » sur l'Evènement.

« La Guerre, loin de diminuer l'importance de la Revue, ne
« peut que la renforcer. Elle assume maintenant un rôle de
« jonction, chaque numéro prend la valeur d'un message, d'une
« présence amicale même pour ceux à qui les noms familiers
« n'évoquent qu'une pensée sans visage. Au moment où la ques-
« tion se pose de savoir si le monde qui succèdera à la Guerre
« laissera sa place à une certaine race morale et spirituelle dont
« nous sommes, il est précieux de ne pas se sentir séparé de ceux
« dont nous partagerons le sort, d'être assuré du nombre, de la

« résolution et de l'espoir de ceux qu'unissent les liens de cette « consanguinité spirituelle. Mais la Revue fait plus que maintenir ce contact. Il lui suffit d'ailleurs d'être fidèle à elle-même « pour qu'apparaisse toute la valeur de son apport. Maintenir « la poésie à la place que les *Cahiers* ont toujours voulue si « grande, continuer à manifester son existence et ses pouvoirs, « il est bien évident que ce n'est pas renouveler les querelles « de Byzance tandis que la cité brûle. C'est, au contraire, une « arme, et non des moindres, dans la défense de la Cité. L'en- « jeu de cette Guerre, pour une fois on peut le dire, n'est d'or- « dre ni politique, ni diplomatique, ni économique : plus en- « core que de la défense d'une morale ou d'un certain type de « civilisation, si haut soit-il, il s'agit du maintien de la condi- « tion même de toute morale ; de toute civilisation — le droit « et le pouvoir d'être un individu. Car je ne crois pas qu'il y « ait à opter — comme un Benda voudrait nous y contraindre « — entre la négation de la morale et le mythe d'une morale « universelle et immuable. Dans les limites de la morale, il y « a place, malgré tout, pour plusieurs morales possibles et la « disparition des totalitarismes ne mettra pas un terme aux « conflits des valeurs et des civilisations. Mais je crois que « toute morale, toute civilisation authentique (quelle que soit la « valeur particulière positive qu'elle éprouve et sur laquelle « elle choisit de se construire) exige pour l'individu le droit « et la possibilité effective d'être — toute morale se développant en fonction d'une expérience et d'un choix individuel, « toute civilisation postulant comme un impératif de pluralité « et de fécondité, l'existence et le déploiement des personnes. « Nous défendons aujourd'hui le droit élémentaire d'être, d'ai- « mer, de souffrir, de vivre et de mourir par nous-mêmes : « quelle arme plus efficace donc que la poésie, — le seul spec- « tacle des agissements de l'esprit dans celle de ses démarches « où il assume la plus radicale liberté ? »

« Notre existence est aujourd'hui liée à l'existence même de « la Nation. Occasion rare de lever l'ancienne antinomie du « groupe et de l'homme, où, dans les limites et dans le sens de « l'exaltation collective et d'une tradition historique, se pose et « s'exalte l'individu, où l'on peut être soi sans être seul ! C'est « pourquoi je me réjouis non seulement de la réapparition des « *Cahiers*, mais de la position nationale qu'ils ont prise. Je vois « un grand motif d'espérer dans le fait que les organes de « l'intelligence la plus libre la montrent rompant désormais « avec l'indifférence, la position des Cahiers recouvrant par « exemple celle de la Nrf. J'espère que c'est là un signe parmi « d'autres et qui nous permet d'attendre un âge où le sentiment

« d'une mission nationale coïncidera avec le sens d'une mission « spirituelle, où le nationalisme cessera d'être confondu avec l'in- « périalisme ou l'étroitesse d'âme et d'esprit, où l'intelligence « enfin ne sera plus ce qu'elle s'est trop empressée d'être, n'est- « ce pas ?, après la dernière Guerre : une intelligence déraci- « née et par là même abstraite, anti-historique, privée d'audien- « ce et d'efficacité, incapable de supporter et de promouvoir « les mythes qui auraient pu créer de l'histoire, une histoire as- « surant sa place à l'esprit. Mais ne croyez-vous pas pour cela « même que les Cahiers devraient s'ouvrir le plus possible à « une forme actuelle et historique de la pensée, multiplier les « efforts d'analyse du présent, préparer l'esprit et l'art à la « fonction constructive qui les attend ? »

Et, pour finir, reproduisons les passages principaux de la lettre de Jacques Masui, collaborateur belge, qui nous aide à mieux connaître l'esprit d'une importante communauté où la France conserve des sympathies inaliénables et précieuses.

« Après des années de silence, les circonstances et l'enjeu « terrible de la Guerre me poussent à m'exprimer à faire de la « lumière à la fois pour moi-même et pour les autres, sur cer- « taines questions essentielles. C'est bien de cela dont il s'agit « d'ailleurs pour les intellectuels, et particulièrement pour cer- « tains intellectuels neutres ; *faire le bilan.* Pour beaucoup « d'intellectuels il faut aussi racheter les années d'inertie et de « veulerie. Il y en avait un bon nombre qui voyaient venir la « catastrophe depuis au moins dix ans (quoiqu'en espérant « souvent secrètement) mais qui, en eux-mêmes, vivaient comme « si tout allait bien, en évitant même soigneusement de faire « l'effort nécessaire à un examen impitoyable auquel nous con- « vie aujourd'hui la plus cruelle des guerres.

« J'ai confiance dans le destin de la France (qui m'est plus « qu'une patrie spirituelle). Vous vous rappelez le mot de « Péguy : « Encore trois générations de Français de cette « trempe et la France sera sauvée... » (Cela a été dit vers 1912 « ou 13, je crois). Toutefois, il se semble que ce destin ne « s'accomplira que dans la mesure où elle se fera une nouvelle « spiritualité, renaissance dont nous devons être aujourd'hui, « chacun à sa place et suivant ses moyens, les humbles ouvriers.

« Ce que j'ose vous dire ici, je ne suis pas le seul à le penser, « tout autour de moi s'éveille une conscience identique. Toute- « fois, certains sont trop pressés. On a parlé de la fin de la « civilisation... ils se figurent naïvement qu'il suffit de quelques « idées claires et de bonne volonté pour en faire éclore une

« nouvelle. Notre labeur d'aujourd'hui est hélas, un labeur « obscur, comme celui de tout moyen-âge...

« Un danger guette les intellectuels : se placer au-dessus de « la mêlée », quelle pitrerie et surtout quel manque de virilité ! « Si certains ne sont pas directement dans la mêlée, qu'il se « considèrent (excusez l'expression) des « soldats de l'esprit ». « Non d'un « esprit » satisfait, critique ou faussement objec- « tif mais d'un esprit agissant, constructif, purifié de toutes les « petites peurs « bourgeoises ».

*
* *

Au moment où nous mettons en page (1) *la pensée de notre correspondant belge prend un terrible relief. La Belgique est envahie et nos amis, qui rongeaient leur frein, déplorant leur impuissance, se trouvent au cœur de la mêlée. Dans l'angoisse virile qui nous étreint, notre pensée va vers eux, qui se trouvent brusquement aux avant-postes et nous nous sentons plus que jamais unis dans la deuxième épreuve commune et dans la défense de nos biens les plus hauts.*

Et vous mes amis, que vos confidences font présents et plus chers à notre esprit, comment ne pas penser à vous avec plus de force et de cœur dans les heures que nous vivons ! La vie a pris un sens plus grave d'être plus menacée et nous retenons le souffle, oppressés par le silence qui soudain s'est fait en nous. Cet enjeu, dont vous parliez ici-même, voilà qu'il devient réalité. Que vos lettres en témoignent le plus tôt, le plus souvent possible.

J. B.

(1) Date de mise en page : 20 mai 1940.

Chroniques

MŒURS ET COUTUMES DES YOUGOSLAVES

Aujourd'hui, dans l'homme, s'affirme de plus en plus une intense curiosité pour tout ce qui touche les origines obscures de la vie de l'âme. La poussée violente vers l'explication strictement matérialiste et scientifique qui a dominé jusqu'à ce jour, s'épuise lentement. Presque instinctivement l'on se retourne vers les manifestations psychiques indépendantes et immédiates : donc vers les études ethnographiques, vers les analyses de mythes et de mœurs populaires, partout où la vieille sagesse humaine apparait sous des formes symboliques qui nous sont presque devenues inintelligibles.

Il est inutile, je crois, de démontrer que dans le monde entier se retrouvent les mêmes traces spirituelles, les mêmes gestes rituels, les mêmes thèmes mythiques.

Lawrence dit quelque part que notre science moderne est une science morte, et que même la biologie — sa partie la plus vivante — ne considère jamais la vie, mais son mécanisme. Par contre, poursuit ce même écrivain, l'antiquité dont l'Egypte et la Grèce furent les plus belles manifestations possédaient une science parfaite de la vie et de l'âme. Cette science enseignée par les prêtres devait être au fond des âges universelle, et également répandue en Asie, en Polynésie, en Amérique et en Europe.

Cette science vivante est oubliée aujourd'hui. Mais elle transparaît sous forme de symboles partout là où l'homme a intégralement conservé ses traditions et un contact étroit avec la terre. Ces symboles ont aujourd'hui la valeur de souvenirs qu'il faudrait cueillir avec la plus grande intelligence, car ils cachent les seules vérités que l'on possède sur l'origine de l'âme.

La Yougoslavie, pays aux traditions populaires vivantes.

Ces considérations me sont venues à l'esprit lors d'un séjour prolongé en Yougoslavie. Ici quatre folklores : — celui des

Alpes, des Plaines du Danube, des Côtes Dalmates, et de la Serbie du Sud — quatre influences culturelles, grecque, romaine, byzantine et slave, ont créé un art populaire et des coutumes d'une originalité certaine. Un Moyen-Age féodal, une église nationale et la domination musulmane qui pendant des siècles arrêta le progrès purement matériel du peuple, ont conservé et même enrichi le patrimoine racial.

En ce qui concerne l'art populaire, c'est surtout dans les contes que le peuple yougoslave s'est transporté aux sources mêmes de son origine.

C'est que le conte populaire jouit du privilège d'exprimer le mieux la joie, la douleur, l'inquiétude, la peur et les souvenirs les plus lointains. Gœthe, Tieck, Novalis, Brentano, les frères Grimm et surtout le grand Danois Hans Christian Andersen l'ont compris dans leurs œuvres où ils se sont inspirés des leitmotiv des contes populaires.

Herder a défini le conte populaire comme il suit : « Il représente les restes de la foi primitive des peuples, de leur faculté de sentir, de leur force et de leurs élans au moment où l'homme rêve parce qu'il ne sait pas, où il croit, parce qu'il ne voit pas. »

*
* *

Le peuple yougoslave a eu ses contes populaires à lui depuis les temps les plus reculés. On les mentionne déjà au début du XVIe siècle. Ces contes portent souvent les influences de ceux de l'Arabie, des Indes, de la Grèce et de l'Espagne. Les contes « Stefanit et Ihnilat », « Josafat et Varlaam » par exemple, sont l'expression de motifs purement indiens, et dans le conte intitulé « Construction de l'Eglise de Sarajevo » se retrouve exactement la version mythologique de la construction de Carthage. De la même manière doit s'expliquer le motif d'Oedipe souvent relaté dans ces contes.

Le conte populaire yougoslave revêt de nombreux aspects. Sous la forme de la légende, il est généralement court et porte sur des personnages bibliques ou historiques: sur l'empereur Trajan par exemple, dont le pays yougoslave, aujourd'hui encore, montre beaucoup d'édifices, ponts et routes; sur l'empereur Dioclétien, né en Dalmatie, enterré dans la magnifique mausolée de Split transformé en église; ou encore sur l'empereur Douklyan, sur le roi Matya et même sur Alexandre le Grand, Constantin et Mahomet. La légende raconte aussi l'histoire d'un village, d'un fleuve, d'une église ou d'un rocher. Sous l'aspect de fables, le conte populaire a pour figure centrale, le renard.

Soulignons certains thèmes particulièrement bien exprimés :

celui de « Lénore » a été compris presque de la même manière que l'a compris le poète allemand Bürger dans sa célèbre ballade « Lénore ». Son contenu est ici le suivant : Le fiancé mort ne peut reposer en paix car les larmes de la bien-aimée, vivante, l'en empêchent. Il se décide à l'attirer dans sa tombe. Il l'invite à monter à cheval avec lui. (Bürger chante de même) « Der Mond der scheinet so helle, die Toten reiten schnelle. ») Dans la version yougoslave la nuit est noire et sans lune. Aussi le spectre demande à son amante :

Pas de lune, pas de lumière
As-tu peur des morts, ma bien-aimée ?
— Comment en aurais-je peur
Puisque je fais la route avec toi ? »

Arrivés au cimetière, le spectre veut l'attirer avec lui dans la tombe. Elle s'échappe, affolée dans la chapelle mortuaire où se trouve un autre mort qui la sauve. Dehors le spectre frappe à la fenêtre : « Camarade, ouvre ! » Mais le mort répond : « Je ne puis t'ouvrir, puisque je suis couché avec les mains en croix. » L'autre répète, frappant à la fenêtre : « Camarade, ouvre ! » — « Je ne puis t'ouvrir, car Je suis couché et mes pieds sont liés. » L'aurore se lève ; le coq chante et le spectre est obligé de s'enfuir dans sa tombe. La jeune fille est ainsi sauvée. (La jeune fille et le mort).

D'autres contes reproduisent le thème du cyclope Polyphème et le conte « La mauvaise femme » traite le même sujet que Machiavel à traité dans son « Belphégor ». Le cycle « Opklada » comporte des motifs que Shakespeare a exprimés dans « Cymbaline » tandis que le conte « Drama Jésika » offre le sujet développé par Shakespeare dans son « Marchand de Venise ».

D'autres encore sont la réplique exacte du « Zadig » de Voltaire, du « Chat Botté », peints de la même manière que le furent en Italie au XVIe siècle « Les Nuits Agréables » de Francesco Straparola et le « Penta-merone » de G. Basile.

Le thème du destin et de la chance a donné naissance à un conte d'une valeur philosophique exceptionnelle « Le destin », que Maeterlinck a traduit et exploité pour ses méditations. Le peuple yougoslave croit que les personnes présentes à la naissance d'un homme déterminent sa destinée. Aussi improvise-t-on des fêtes spéciales auxquelles sont appelées des personnes, choisies surtout parmi les parents. On leur offre du pain, du miel et du fromage, pour être sûr de leur bienveillance. Tout homme, dit le peuple yougoslave, a trois bons et trois mauvais génies. Cela ressemble beaucoup aux trois « Moïraï » grecques, aux trois parques romaines et aux trois « Nornir » nordiques.

Le thème des fées est également exploité dans le conte populaire yougoslave : elles naissent dans la rosée ou sortent des fleurs d'automne. Elles sont toujours jeunes et dans leurs cheveux se cache « le secret de la vie ». Elles sont immortelles et vivent dans les nuées, sur la terre, dans l'eau et dans la mer. Quand elles chantent, on n'oublie plus leurs voix. Elles disent l'avenir, guérissent et peuvent faire revivre les morts. Elles luttent avec les héros et les protègent souvent comme les déesses grecques. Mais le jeune homme qui se baigne dans leur rivière est tué par elles ; ceux qui les ont vues ou entendues sont aveuglés.

Aujourd'hui encore le peuple yougoslave, dans certaines contrées donne des offrandes aux fées. En Dalmatie, par exemple, les jeunes filles posent sur les pierres à l'entrée des grottes, des fleurs, des fruits et des ceintures de soie, prononçant ces mots : « Prends, ô fée, ce qui t'est cher. »

Coutumes et supertitions.

Le peuple yougoslave essentiellement paysan (80 °/°) a conservé ses coutumes avec beaucoup de rigueur. Son niveau moral est de même très élevé. Ainsi le célibat est considéré comme une anomalie. On plaint le jeune homme ou la jeune fille qui ne se marient pas. Le jeune homme n'acquiert le titre d'homme qu'après le mariage. Dans de nombreuses contrées on met sur la tête des hommes âgés mais célibataires, après leur mort, la couronne de fleurs réservée aux enfants. On plaint également les prêtres et quand un membre d'une famille entre dans les Ordres, on le pleure dans le village comme un mort.

Le peuple aime les enfants pour plusieurs raisons : raison sociale et religieuse : le ménage ayant de nombreux enfants s'assure la continuité de la famille et de ses traditions. L'enfant mâle surtout garantit la descendance, le patrimoine et le culte des morts, et le peuple dit que l'immortalité de l'homme est uniquement garantie par son fils. Aussi la pire malédiction populaire est-elle la suivante : « Que ton cierge s'éteigne », c'est-à-dire « que tu n'aies pas d'enfant mâle ». Raison économique : Plus les enfants sont nombreux plus la famille est puissante.

Cette conception est si profondément ancrée dans le peuple que le divorce généralement répudié par l'église devient possible en cas de stérilité de la femme ; il est consommé par la simple acceptation de la part des deux époux, en présence d'un prêtre qui le discute d'une manière symbolique : il coupe une ceinture que tient le mari à une extrémité et la femme de l'autre. Souvent même sans prêtre, le divorce se fait, pour cette raison, en présence de deux témoins qui coupent un morceau d'étoffe dans la robe de la femme.

Pour perpétuer le culte des morts et s'assurer une descendance régulière on recourt très souvent à l'adoption d'un enfant. Chez le peuple yougoslave, cette adoption marque une véritable seconde naissance de l'enfant, et s'accomplit aussi par des gestes symboliques.

En Dalmatie, on attache l'enfant à l'extrémité d'une ceinture dont l'autre extrémité est nouée autour de la taille de la femme ou de l'homme qui adoptent l'enfant et qui, à cette occasion, prononcent des mots rituels : « Celui-ci est mon propre enfant qui, après ma mort, héritera de moi. »

En Serbie, le père ou la mère adoptive, ainsi que l'enfant, tiennent un cierge brûlant à la main devant le prêtres qui lit la prière de l'adoption : à un moment donné l'enfant s'agenouille devant son parent adoptif qui, du talon droit, le touche au cou en disant : « Tu es mon fils car je t'ai mis au monde ». Ensuite il l'embrasse au front tandis que l'enfant lui embrasse la main.

Dans d'autres contrées, l'enfant adopté est habillé symboliquement d'une chemisette coupée dans la chemise de sa mère adoptive.

Toutes ces cérémonies ont lieu à des jours déterminés, se déroulent publiquement et rituellement devant les anciens du village et en présence des parents de la famille.

En ce qui concerne les sorcelleries, elles sont surtout l'œuvre des femmes qui, par exemple, cherchent une fécondation artificielle. Il semble que l'antique pouvoir de la mandragore que la Bible mentionne dans la naissance de Saint-Joseph soit bien connu du peuple paysan yougoslave qui appelle sa racine : l' « homme-plante », le « presque homme » etc... On dit d'elle qu'elle est faite de la même glèbe que l'homme. Comme on croit que son extraction entraîne la mort de l'homme qui l'extrait, on fait extraire cette plante par un animal.

Mais ce sont surtout les sorcelleries d'amour qui sont le plus nombreuses.

La chanson populaire les mentionne : par exemple dans l'amour du seigneur féodal Stoyan pour une jeune fille. D'après la coutume de cette époque, le seigneur Stoyan exprime son amour à une jeune fille en lui offrant une pomme. La jeune fille la refuse et la rejette. Stoyan rentre furieux dans son château et se décide d'employer des moyens occultes pour obliger la jeune fille à l'aimer. Il prend quatre feuilles de papier. Sur la première, et avant de la jeter au feu il écrit : « Feu ne brûle pas la feuille, mais la pensée de la jeune fille que j'aime. » Sur la seconde, avant de la jeter à l'eau il écrit : « Eau n'emporte pas la feuille mais la pensée de la jeune fille que j'aime ».

Sur la troisième qu'il confiera au vent, il écrit : « Vent n'emporte pas la feuille, mais la pensée de la jeune fille que j'aime ». Et sur la dernière, qu'il cache sous son oreiller il écrit : «Ce n'est pas avec toi, feuille, que je veux dormir, mais avec la jeune fille que j'aime ». Il ne se passe pas longtemps, dit la chanson populaire, sans qu'en pleine nuit arrive la jeune fille qui, désespérée frappe à la porte du château en criant : « Ouvre-moi la porte, seigneur Stoyan, car la flamme me brûle ». Stoyan ne répond pas. Alors la jeune fille s'écrie : « Ouvre-moi la porte, seigneur Stoyan, car l'eau monte autour de moi et le vent va m'emporter dans les nues ». C'est alors que le seigneur lui ouvre la porte et l'emmène avec lui au château.

Mais il y a d'autres moyens pour obliger le plus réticent à venir immédiatement vers celle qui l'aime : philtres d'amour, plantes, invocations.

Les supertitions sont très répandues. Caractéristique à ce sujet est la supertition suivante : le papillon de nuit qui, le soir entre par la fenêtre, est considéré comme l'incarnation nocturne de la sorcière. Aussi l'attrape-t-on et lui brûle-t-on un peu les ailes en lui disant : « Si tu reviens demain, je te donnerai du sel ». Si le lendemain une femme en haillons déchirés ou brûlés passe en demandant l'aumône, on reconnaît en elle la sorcière.

Mentionnons enfin une autre croyance non moins intéressante dont les origines remontent aux sources mythologiques et bibliques. La croyance à la parthenogénèse, c'est-è-dire à la fécondation féminine sans contact charnel, phénomène que l'on a observé dans le monde des insectes, et sur lequel est fondé la naissance de Jésus et la fécondation surnaturelle de tant de femmes mortelles par les Dieux-Cybèle, Demeter, Vénus.

Ici nous rencontrons l'exemple le plus frappant de l'omniprésence d'une même croyance chez les peuples les plus éloignés les uns des autres au point de vue géographique et à travers les âges : En Chine la tradition populaire dit qu'un grand héros a été mis au monde par une femme qui par hasard frôla dans l'herbe la trace d'un dieu. Les Indiens du Brésil ont à leur tour une divinité enfantée par une vierge, elle-même fécondée par une boisson spéciale enivrante.

En Yougoslavie la chanson épique populaire chante certains cas de fécondation surnaturelle, d'une manière tout à fait shakespearienne. Dans la « mort deGrozdana, fille de l'empereur Douchan », nous assistons à la chasse de l'empereur Douchan dans une montagne où pendant une semaine il ne réussit à tuer aucun gibier. Enfin décidé à rentrer au château, il rencontre un ruisseau et descend de cheval pour boire. Or pendant qu'il boit, son cheval, impatient, piaffe et déterre une tête de mort

qui gisait sous les feuilles. Un compagnon d'armes de l'empereur la repousse dédaigneusement du pied. Mais voici que la tête se met à parler : « Ne me frappe pas, seigneur. Toi tu n'as pas régné, mais moi j'ai régné et régnerai de nouveau ». L'empereur Douchan ordonne alors qu'on emporte cette tête, et arrivé à son palais, il essaie en vain de la faire brûler. N'y réussissant pas, il la fait pulvériser et cache sa poussière dans un coffret d'or qu'il dissimule dans une pièce dans laquelle personne n'a accès.

Or un jour, l'empereur s'en allant à l'église oublia de fermer cette pièce. Sa jeune fille Grozdana, tendrement aimée de ses parents, après avoir erré de salle en salle, découvre la pièce secrète, y pénètre et apercevant le coffret d'or, l'ouvre. Elle hume la mystérieuse poudre grise. Six mois après sa mère s'aperçoit que son enfant est enceinte et en informe l'empereur. Le père qui sait que personne ne peut approcher sa fille lui demande si quelqu'un l'a embrassée.

Grozdana avoue que personne, sauf ses parents, ne l'a encore fait, mais que par contre elle a humé dans la pièce secrète, la poudre cachée. « Et si tu ne me crois pas, père, emmène-moi dans la montagne et pends-moi à un arbre desséché ».

Le tzar fait comme lui dit sa fille. Mais l'arbre mort auquel fut pendue Grozdana refleurit et porta dès lors des fruits.

Jean BANKO.

LA POESIE

LES POÈMES DU PETIT B., par *René Bichet* (Collection Yggdrasill. Emile-Paul).

Il est des figures attachantes, présences discrètes qui n'osèrent se révéler et qui, trop protégées par celles de grands compagnons dans le sillage desquels on les laissa, n'ont su que rester à cette ombre, comme peureuses de s'avancer au premier plan. Ce ne sont pas les moins pures et on est heureux de pouvoir les aimer un jour pour elles-mêmes. Telle est la figure de René Bichet qui se profile encore mystérieusement derrière celles d'Alain Fournier et de Jacques Rivière. René Bichet l'anonyme, l'humble, le paysan ébloui, celui qu'on appelait le petit compagnon, le petit B.

Quelques amis ont conservé pieusement sa mémoire et grâce à leur zèle, nous pouvons désormais connaitre ses poèmes que Raymond Schwab présente en une préface compréhensive et fervente.

Il ne s'agit même pas de savoir quelle en est la valeur littéraire. René Bichet est mort n'ayant pas vingt cinq ans, et n'ayant sans doute pas livré tout son secret. Il est mort inconnu, même

de ses amis, car ceux-ci (Fournier lui-même) ignoraient que leur compagnon de turne à Normale Supérieure « fut un vrai fils de paysans et mît en poèmes son problème essentiel », nous dit Raymond Schwab. Ce problème était-il celui du remords? Et c'est extraordinaire, parce que, trente ans après, il n'y a pas moyen de méconnaitre l'accent unique de cette poésie d'éteule et de solive enfumée (Rien de commun avec Jammes qui était un Monsieur campagnard).

Je vais vous dire : quand le fils prodigue est revenu
— Celui de la parabole, qui était parti comme un soldat
Avec une idée dans la tête qui le secouait plus qu'un pendu,
Pourquoi racontez-vous que dans la ferme ce fut un branle-bas,

Que la servante laissa les draps qu'elle étendait sur la haie.
Que le père sortit devant la porte pour l'appeler,
Et que son frère, qui surveillait les pressoirs dans le cellier
Devint tout à coup blanc comme un linge et muet ?

Mais non. Ce fut bien plus simple et bien plus terrible...

Fut-il lui aussi, cet enfant prodigue — qui n'eut pas le temps de revenir ?

On a trouvé une seule réponse de Bichet aux lettres de Fournier. Je ne résiste pas à l'envie d'en détacher un passage : « Peut-être que la Rue est pleine de cris, de hoquets et de ju- « rons comme un sarment qui craque. Mais je sais des Paroles « plus douces que le raisin fané qu'on retrouve à Noël pendu « contre les solives; je sais aussi des mots terribles, si profonds « qu'on ne s'entend pas les dire et qu'après les avoir dits on « est étonné de vivre encore.

« Peut-être que le soleil brûle à pic dans les blés. Mais je « sais une chambre close ; on se couche pour rêver, peu à peu « l'on s'endort, et quand on se réveille, entre les cils agrippés, « ah ! le jour danse, le jour se mêle au jour blanc comme des « draps qui flottent; s'assoupir, s'éveiller, deux secondes où je « ne suis plus que des yeux qui se collent, puis qui s'ouvrent, et « entre lesquels il y a la vie puisqu'il y a la mort.

« Peut-être que nous sommes las des vergers où la lumière « clignote, des fruits, du sucre, de la germination. Mais je sais « un sentier creux entre la plaine et les bois, un sentier entre la « plaine et les ronces dans les houblons; l'Ombre y est si mouil- « lée qu'elle baigne de fraicheur, et la nuit si longue qu'à l'Au- « rore on ne se souvient plus du Couchant.

« Et peut-être que tout cela — mais je sais un endroit se-

« cret et merveilleux: c'est la Terre, chaude par dessus mais « quand on est dedans froide, ah ! froide, et collante. »

Cela est beau, on voudrait l'avoir écrit.

Jean TORTEL.

FIANÇAILLES POUR RIRE, par *Louise de Vilmorin* (Gallimard)

Qu'il y ait un élément de féerie dans ces poèmes voilà qui n'est pas douteux; de même est-il probable que Madame Louise de Vilmorin a tenté d'y ressusciter tout un monde à la fois désincarné et précis, un monde en suspens; qu'elle a voulu retrouver d'anciens passages, lumineux comme la voix de Sylvie chantant pour Nerval les chansons du Valois, en écrivant des romances exquises un peu revues par Cocteau.

Dans l'armoire pendue
Au-dessus du plancher
Ma robe est toute nue
Je n'ose la toucher.

Quelque chose m'empêche de coller tout à fait au rêve que le poète nous propose. Je me trompe peut-être, mais il me semble un peu prémédité. Je pense trop au talent de l'auteur, à son habileté et, pour tout dire, à sa lucidité. Il me semble qu'il ne reste pas assez à l'écart de son dessein et que, pour retrouver la fraicheur primitive, il prend trop souvent le chemin d'une fausse naïveté, si proche parfois de la naïveté adorable d'une chanson authentique, que je suis désolé de ne pas la confondre avec cette dernière.

Ma peur bleue, ma groseille,
L'amour est une abeille
Qui me mange le cœur

C'est qu'on voudrait que *Fiançailles pour Rire* fût une réussite totale. On aimerait être émerveillé par ce recueil, qui ravit souvent. Il a tout pour se faire aimer. On voudrait s'enfoncer un peu plus profondément avec lui, je ne sais où, dans le bois légendaire vers lequel nous dirige le doigt du poète. On aimerait qu'un peu plus de rosée de la nuit restât aux creux des paumes, rencontrer plus souvent les résonances à la fois, simples et confuses qu'il porte en lui.

Il est mort seul dans les bois
Sous son arbre d'enfance
Et je ne peux rien dire
Ni rien faire pour lui

Tels échos, mystérieusement surgis sauvent le livre et le replacent dans son véritable climat de poésie essentielle.

Jean TORTEL

LA PANTHERE NOIRE, Edition des Canettes Paris. — LES MINIATURES, Edition des Canettes, Paris, par *Pierre Albert-Birot.*

Le poète Albert Birot en remontrerait à quiconque dans l'art de la vraie trouvaille. Il ne s'essouffle pas dans une formule et sait se renouveler avec la gratuité la plus sereine dans un monde pour lui toujours neuf.

Cependant comme il ne prend pas la file et qu'il évite les cortèges, comme il n'a pas telle fluidité de bon aloi et telle vaine dorure on comprend que ce compagnon d'Apollinaire, lequel l'appela Pyrogène, arrête la verve facile des hatifs faiseurs d'articles.

La panthère noire, poème en 50 anneaux et 50 chaînons admirablement imprimé par le poète lui-même témoigne d'une grandeur insolite et pourtant familière : onctueuse pâte ménagère de poème, pudding flambant aux riches lueurs, vers irisés rangés de toutes les façons, pleins de cris d'aigles et de chatteries.

Les audaces d'Albert Birot ne sont qu'à lui, témoin ce poème :

Si les hommes étaient des fruits
Graves rondeurs qui pendent
Ils n'auraient pas besoin d'apprendre la géométrie
Ils ne seraient jamais désespérés
Même quand ils seraient piqués des vers
Même au moment de se fondre en compote
Alors ils seraient heureux comme des pommes
Les hommes
Tout gros d'èm
Et les pommes mangeraient les fruits de l'hommier
Toute puissance de la lettre
Ce serait une pomme qui ferait ce poème
Il aurait un goût de serpent
Et ce serait une pomme qui l'aurait mangée
La fille Eve

Pure poésie et jeu offrent chez Birot une alliance réconfortante. *Les miniatures* en sont particulièrement la preuve, ce sont trente petits poèmes qui, bien que chargés de rimes riches, sont

aussi peu académiques que possible mais ils offrent une beauté rouée et réclament l'examen attentif qu'un ardent lapidaire accorde à ses pierres précieuses.

Jean FOLLAIN

LES LIVRES

MICHEL ANGE, par *Marcel Brion*. (Albin Michel).

L'homme, lorsqu'il est grand, est toujours en face de son destin. Si Dieu lui a donné une mission, il vivra *seul* dans son rêve magnifique. Il luttera chaque jour contre la sottise, la méchanceté, l'incompréhension, il discutera avec les mesquineries, en un mot il devra *combattre seul, rêver seul, vivre seul.*

On ne peut pas définir le génie. Il est trop vaste et trop haut pour obéir aux mots de la commune mesure qui essaieraient de le délimiter. Et lorsque le génie est universel, lorsqu'il faut tout à la fois apprécier le peintre, comprendre le sculpteur, admirer l'architecte civil et militaire, lorsqu'il faut, de surcroît, aimer le poète et l'homme tourmenté par ses désirs et ses rêves n'est-il pas nécessaire de s'adresser à ceux qui, au travers des voiles de l'incompréhension générale, ont su atteindre la lumière ? Marcel Brion — il est fougueux dans ses admirations — avec une ardente et intelligente sympathie nous montre, pour la première fois, la colossale figure de Michel Ange, et, sans détruire l'unité de cette étonnante personnalité, il nous apprend à aimer en elle le poète, l'artiste, l'homme, le géant...

Marcel Brion — *qui a compris parce qu'il a aimé*, ressuscite l'artiste dans sa physionomie essentielle. Il nous le montre *simple* et *grand* en discussion perpétuelle avec la fuite du temps, la brièveté de la jeunesse, l'horreur de vieillir, l'attirance de la beauté charnelle, l'attendrissement de la prière... Il nous le montre sensible et rude avec la conscience du *Destin* qui le frappe et l'élève. L'être le plus spiritualisé obéit à la mélodie intérieure de la vie ; il est poète et croit à la beauté de la forme, à la grandeur de la culture, à la délicatesse de la femme, aux joies de l'amitié que seuls peuvent *polariser* les hommes jeunes. Je ne crois pas, dès lors, qu'on puisse analyser le livre de Marcel Brion. « Le Michel Ange » qu'il nous livre dans son intimité et dans sa gloire est d'une composition trop complexe, trop subtile aussi pour être analysé. Parler d'un livre qui traiterait séparément les différents aspects du génie se comprendrait encore, mais ici, l'homme et le géant se confondent : celui qui lutte avec les colosses de marbre et qui subit toutes les angoisses et toutes les fatigues de la création divine est aussi celui qui paie

son tribut aux passions les plus humaines. Il y a une immense joie à vivre toute sa vie et le démiurge n'hésite pas. Marcel Brion nous dit que la vie de l'homme est une perpétuelle hésitation entre la terre et le ciel. Le géant sculpte la montagne, commande à des légions de travailleurs, bâtit des projets grandioses mais l'homme, le soir venu, sollicite humblement un entretien avec quelque beauté juvénile ou écrit un poème brûlant à Tommaso Cavaliéri.

L'auteur a évité soigneusement de *construire* un livre obéissant à la tradition du livre, j'entends par là que l'homme et son œuvre, au lieu d'être analysés par *tranches* comparés avec des documents et des dates, expliqués en quelque sorte de *l'extérieur*, y sont étudiés de *l'intérieur*. Il y a là un sens très profond de la possession avec tout ce qu'elle comporte *d'intelligence* et d'amour. Et c'est vraiment prodigieux que d'avoir réussi à nous donner l'impression de la plus parfaite harmonie du génie au milieu de ce désordre, au moins apparent, de la vie de l'homme. Or, on commettrait un sacrilège que de dissocier les deux aspects de l'étrange et magnifique personnalité. Les personnages légendaires appartiennent au merveilleux, mais ils sont, par celà même, loin de nous. En nous montrant l'homme on nous permet d'atteindre le dieu.

Je n'essaierai donc pas d'analyser le *Michel Ange* de Marcel Brion. Il vaut infiniment mieux le lire. Mais, qu'on me permette cependant d'ajouter les quelques considérations suivantes sur ce que j'appellerais volontiers la philosophie de l'œuvre de notre ami : L'homme seul et la psychologie du baroque.

*
* *

L'homme a sa tragédie où il place la vérité de sa vie entre l'action, au service de l'intelligence, et les sentiments au service de l'affectif. Il porte en lui les joies et les peines de l'ordre émotionnel et s'il ne peut parvenir à commander aux passions de l'âme, encore puise-t-il dans la pensée — la pensée puise en soi comme point de départ — le goût très masculin, très viril, d'atteindre son but. Il est *raison* et *passion*. Mais ces choses sont connues et si nous avons cru devoir les répéter c'est que nous pensons qu'elles sont nécessaires à démontrer la place particulièrement grande de *l'émotion*, du *choc* dans la création artistique. Or, Marcel Brion s'est attaché avec un rare bonheur à l'important problème des *énergies émotionnelles* dans presque tous ses livres d'art. Les remarquables explications présentées, voici quelque temps déjà au Congrès National de Philosophie (1)

(1) Lyon, Avril 1939.

sur *l'esthétique*, les travaux importants qu'il fit sur les artistes du *temps parfait*, l'étude sur la *notion du temps chez Rembrandt*, lui donnent une place bien à part dans l'histoire de l'art.

Les champions d'une culture de beauté deviennent aisément platoniciens et par celà même *moralistes*. Brion, lui, élève l'énergie émotionnelle, la création, à la dignité d'une *fin*. L'esthétique commande sans avoir besoin d'être une morale. Elle joue un rôle essentiel, souvent déterminant. Elle est ordre et nécessité, fonction et dépendance, imagination, métamorphose, devenir universel. Dans ses livres d'art, qu'il s'agisse de *Giotto*, de *Grunewald*, de *Bosch* ou encore de *Puget* et de *Botticelli*, il parle des vertus singulières de la création avec un dynamisme impétueux. Seul, peut être, parmi tous ses contemporains, il a clairement expliqué tout ce que l'esprit suscite lorsqu'il est fécondé par l'émotion. Dans une composition il y distingue, au premier coup d'œil, l'harmonie générale de la civilisation à laquelle elle se rattache mais il y voit aussi l'amoureux travail de l'artiste dans l'asservissement des formes imaginaires, l'équilibre atteint dans la construction de l'œuvre où le choix des moyens implique presque toujours un drame intérieur. La création est sacrée et l'homme y est nécessairement seul. Il regarde au dedans de lui-même sans autre préoccupation de l'extérieur que la vision qu'il en a reçue. Les dieux sont avares et les dons spontanés réclament une âme préparée. La vision donne à l'artiste *l'inanimé*. Il lui faut à son tour créer *l'animé*. Le passage de l'inanimé à la vie se fait dans le merveilleux silence de la création et comme dit Marcel Brion il ne faut « aucune aide, aucun témoin dans l'acte de la création ». Le déminurge dit-il encore, demeure seul en face de ses créatures à naître.

L'homme seul est indifférent à la nature extérieure mais s'il obéit à l'ordre émotionnel il déchire les voiles et prend contact avec la vraie lumière. C'est pourquoi nous pensons que le *rythme* de la vie est donné par l'Amour qui seul peut ajouter aux qualités visibles de l'esprit la *stimung* nécessaire à l'ouvrage. Or la tragédie de l'homme seul, et la psychologie du baroque sont étudiées avec un tel degré de vérité que nous en subissons le sortilège. Le mot *baroque* est pris ici évidemment dans son sens élevé. Il est à peine besoin d'ajouter qu'il serait ridicule de donner à ce mot sa signification usuelle : irrégulier ou bizarre. En vérité, il y a une harmonie baroque comme il existe le roman, le gothique ou le renaissant. Le *baroque* est à la fois état d'âme, mélodie obéissant aux voix intérieures, mais aussi métamorphoses, explosions successives, vie, destin. Marcel Brion nous dit encore « Michel Ange » lui qui n'a rien d'un savant, d'un abstracteur, d'un *intellectuel*, se contente de communiquer une *émotion*. Et,

« déjà, dans cette recherche de l'émotion *pour elle-même*, il « annonce cette époque que, plus qu'aucun autre de ses contem- «porains, il aura contribué à préparer, l'époque émotive et « émotionnelle par excellence, le Baroque ».

Le baroque apparaît comme un des meilleurs instruments du génie dans l'art et si ses recherches et ses créations ne sont pas toujours connues et appréciées comme elles le devraient, c'est qu'il faut savoir le comprendre, mieux encore l'aimer.

Le comprendre en ce sens qu'il est dans la plupart des cas, la réalisation d'un phénomène d'auto-détermination où les sentiments de la détresse humaine sont vaincus par cette aspiration à la délivrance, par ce besoin d'une naissance nouvelle, par ce perpétuel essai vers une *Rédemption* possible mais non certaine.

Il faut savoir ajouter aux qualités extérieures de l'œuvre — à ce que j'appellerais volontiers son évidente technique — les douloureuses et angoissantes questions de l'homme devant ses rêves, ses affirmations, ses contradictions, son destin. La mort, la plus insondable des énigmes, est dans la tragédie de l'homme et la psychologie du baroque, la suprême injustice qu'ait à subir le génie.

H. Harrel COURTES.

GILLES, par *Drieu la Rochelle* (Gallimard).

Un tableau de la vie entre 1916 et 1939. Gilles est un jeune bourgeois qui se fuit lui-même. Car il doit demeurer sourd à ses tendances les plus irrésistibles s'il veut tenir sa place dans une société à la mesure de ses appétits et qui lui plaît. Ses crises de sincérité l'épouvantent, elles élèvent une muraille entre sa conscience et sa pensée : « Je suis un être étrange » dit ce jeune homme ingénu, et cependant, à la femme qui se donne à lui, il va crier douloureusement : « Combien ? combien d'hommes avant moi »

Victime de l'affirmation traditionnelle qu'une idée claire et distincte doit contenir l'être dans sa perfection — parce qu'il n'a pas mesuré les exigences secrètes de la doctrine cartésienne ni compris à quelle ascèse de la volonté elle subordonnait ses conceptions : il prend le fait de conscience pour la pensée et la pensée pour l'être. Aussi le voyons-nous constamment étranger à lui-même et employer son imagination à se concevoir alors que ses actions sont pour le désenchanter de lui-même. Il n'est grand que dans l'idée qu'il se fait de lui-même et ses rapports avec la vie ne sont qu'une suite de chutes : Il se fait entretenir par une jeune fille qu'il craint d'aimer pour son argent ; il se prend pour un guerrier, mais souhaite de se faire verser dans l'auxiliaire etc.

Or, cette peinture paraît vraie. Sans doute parce que Drieu la Rochelle l'a exécutée avec beaucoup d'art, l'élargissant le plus qu'il le pouvait, évitant les raccourcis du jugement, comme s'il avait voulu faire parler les paroles, rendre les faits éloquents. Sagesse d'un auteur plein de talent qui a mesuré et accepté l'invraisemblance des situations où il captait le reflet fidèle d'une époque désorbitée. Gilles est un document de premier ordre auquel nous avons cependant un reproche à adresser. Nourri, sans doute, de faits autobiographiques, il peint une époque à travers l'expérience d'un homme armé pour l'exploiter, et nous laisse à désirer le témoignage aussi fidèle d'un homme qu'elle aurait vaincu.

Joé BOUSQUET.

RÉFLEXIONS SUR L'HOMME, par *Louis Hannaert* (Corréa).

M. Louis Hannaert est un auteur discret, modeste, mais conscient de sa valeur, et qui ne se décide à publier un livre que lorsqu'il en a ordonné avec soin toutes les parties et médité longuement la matière. Il est un des rares essayistes d'aujourd'hui; ce genre de littérature ne semble plus tenter les écrivains, qui n'en voient pas la beauté et l'efficacité toute spéciale. L'essai est un genre délicat, qui exige beaucoup de goût et d'intelligence. On le confond souvent avec la critique, mais c'est tout autre chose, bien que la critique puisse atteindre à la grandeur de l'essai. Depuis Montaigne l'essai n'a été cultivé que par un petit nombre d'écrivains d'un rare mérite et d'une vaste culture, et les ouvrages qui ont survécu peuvent se compter sur la main.

Les *Réflexions sur l'homme*, que M. Hannaert nous livre aujourd'hui, sont des pensées et des notes fort poussées sur différents sujets que suscite l'étude de l'homme, tel que La Bruyère la concevait de son temps : le caractère, la passion, les vices et les vertus, le comportement dans la société, etc. Ce livre, comme le dit l'auteur, est une sorte de bilan d'une expérience. M. Hannaert ne l'oublions pas, est médecin, ce qui donne à cette expérience de la vie une acuité toute particulière. Son ouvrage nous remue parce qu'on sent à chaque page le coup d'œil non seulement du savant, du praticien, mais d'un homme qui a contemplé de près les misères de la pauvre chair humaine et les réactions de son âme. « Egalement distant, écrit-il du censeur morose et de l'idéaliste béat, j'ai la conviction profonde que la meilleure façon de sauver et de développer dans l'homme l'*humain*, consiste à condamner aussi bien l'exaltation irraisonnée que le dénigrement systématique de ses possibilités d'amélioration morale. Tout le monde, depuis quelque temps, discute la complexité

humaine. C'est devenu un truisme dont il sera bientôt indécent de parler autrement que le sourire aux lèvres, comme on le fait de bien des vérités morales essentielles, admises mais non appliquées. Ce truisme ne représente cependant, pour la plupart, qu'un assemblage de mots familiers, une sorte de formule qu'on cite par réflexe, sans y apporter plus de conviction qu'aux vocables « bonjour » ou « salut » avec lesquels on aborde ses ennemis aussi bien que ses amis.. »

La philosophie de M. Hannaert est, comme il le dit, à mi-chemin entre l'optimisme et le pessimisme : c'est celle de la raison pure tempérée par le mouvement d'une sensibilité qui, à certains endroits de son livre, prends une sorte de rythme musical Il n'y a pas de pensée vivante si elle n'est portée par la poésie et le nombre, enlevée par le sentiment et sublimée par ce quelque chose d'inexprimable qui est proprement le don du cœur. Ce don, si nécessaire au philosophe et à l'écrivain qui veulent toucher les profondeurs de l'âme humaine, M. Louis Hannaert le possède au plus haut degré, et c'est pourquoi ses *Réflexions sur l'homme* resteront, à mon avis, un livre où viendront longtemps puiser les cœurs et les cerveaux qui cherchent l'équilibre et un motif de croire et d'espérer. Il est donc d'une actualité permanente.

Car ce livre est un livre éminemment moral, et d'une morale simple, j'allais dire pratique. Il s'adresse à l'homme moyen mais sensible : « Si ton ami travaille, respecte sa solitude, quel que soit le plaisir que tu aies à le voir. C'est la meilleure preuve d'attachement que tu puisses lui donner ». « Simplifier son existence. Pour cela n'agir que d'après sa conscience. Accepter ses responsabilités, mais en ayant ses coudées franches. Conduire sa vie comme un chef d'industrie son usine, de façon à pouvoir s'approprier la totalité de ses succès et ne pas attribuer ses échecs à des suggestions étrangères suivies avec trop de complaisance. »

Bien écrit, dans un style clair et sans enjolivures, le livre de M. Hannaert est une bonne œuvre aussi bien qu'une œuvre belle et profondément sentie.

Franz HELLENS

LES NAVIRES TRUQUÉS, par *Jacques Baïf* (Denoël).

Il est rare qu'un roman qui s'apparente par tant de côtés à la littérature dite de grand tourisme nous vaille des explorations aussi approfondies, aussi intimes, de la nature humaine. L'action des *Navires Truqués* se déroule sur le « Francis Garnier », entre Marseille et Saïgon. Un ancien capitaine au long cours,

José Bruniquel, devenu représentant en frigidaires, partage ses loisirs entre Huguette de la Grée, aventurière au passé trouble qui se rend à Shanghaï pour une mission mystérieuse, et Anne-Marie, fille d'un riche commerçant du Tonkin, toute pure, toute naïve, et avec laquelle il se trouvera fiancé, malgré lui, à l'escale de Saïgon.

Pendant tout le voyage, José sera ballotté d'Huguette à Anne-Marie. L'une et l'autre répondent aux aspirations de son être. Anne-Marie, jeune fille aux yeux clairs, a le charme de ce qui est propre et blanc, le linge sur le pré, les armoires parfumées de lavande. Elle lui rappelle la maison de ses parents à Colmar, la confiture, et les enfants dans le jardin. Il n'est pas jusqu'au neveu d'Anne-Marie, le petit Hubert, dans son berceau, tout rougi de bourbouille, poudré de talc comme un moule à pain, qui ne ravive la nostalgie du foyer et qui ne se ligue contre le célibataire. En face de la candeur un peu sotte de l'enfant riche, se dresse l'ardente sensualité d'Huguette de la Grée. Son corps admirable, poli par les hommes, a été une révélation pour José. « Le mâle qui s'écarte d'un corps satisfait n'est pas une bête soulagée, mais un égoïste vaincu par l'instinct, un cœur qui a brisé son écorce ». Huguette représente pour lui toutes les aventures, toutes les femmes qu'il a connues. Il se jette sur elle pour neutraliser le charme de la poignée de main d'Anne-Marie. Elle est la femme qui le délivre, tandis qu'Anne-Marie est *la jeune fille* qui naît d'elle-même, de sa seule jeunesse et dont il souhaite déchiffrer la transparence.

Le passage de l'amour platonique à l'amour sensuel a lieu par chapitres, avec un mouvement de balancier bien réglé. Huguette ne se donne à José qu'après une visite nocturne à l'entrepont, ce bagne à deux pas des salons. « Parmi ces centaines de poitrines qui halètent au même rythme, gémissent, soupirent, Huguette songe à ces prêtresses antiques à qui en transe il fallait l'étreinte d'une foule, d'une ville entière ». Huguette, en effet, est une prêtresse de l'amour. On ne peut l'appeler autrement. C'est de sa bouche que sortent les vérités sacrées qui vont convaincre José d'épouser Anne-Marie. Il entendra la voix de cette prêtresse, et, la mort dans l'âme, acceptera la fille, le beau-père, et le chèque « pour premiers frais » que le père Bellafond lui glissera dans la main à Saïgon.

L'action est rendue plus dramatique encore par l'appréhension qu'éprouve le jeune homme à se marier. Célibataire, son traitement lui permet de vivre sans se priver de ces mille riens qui deviennent vite indispensables et rendent la vie douce, mais une fois marié, il sait qu'il faudra se contenter de cravates à cent sous et de complets de confection. Il ne connaîtra plus l'ivresse

d'être soi-même, d'errer, de flotter. Et puis, la cour discrète qu'il fait à Anne-Marie, où il se décrasse dans un amour naïf, n'est-elle pas gâtée par les ruses du père Bellafond qui, sans que José s'en doute, s'informe de ses antécédents, et se met en rapport avec sa famille ? Lorsque José prend connaissance de toutes ces machinations, il n'est pas étonnant qu'il ait un sursaut de dégoût. Son premier geste est de se précipiter de nouveau dans les bras d'Huguette.

C'est elle qui le repousse en lui montrant, non pas le chemin de l'amour, ni même du devoir, mais celui que tout animal social est appelé à suivre. Par ses fiançailles, par son mariage, aux yeux du monde il va s'élever, même si, devant sa conscience, il déchoît, car n'a-t-il pas la certitude de s'être laissé jouer comme un imbécile ? C'est là qu'apparaît la satire de la société. Pour celle-ci, le célibataire est un ennemi public, un hors-la-loi à qui tous les dignes pères de famille se doivent de livrer une chasse implacable. Une fois marié, l'homme éprouve naturellement de plus grosses difficultés à vivre; faute d'argent ses velléités d'indépendance disparaissent. A l'exemple de tel officier de marine brisé par le mariage et par quatre enfants, il commettra des bassesses pour obtenir des grades supérieurs, s'applatira devant les vieux bonzes d'une Compagnie, d'une Société ou d'un Conseil d'Administration, vieillards qui ne sont jamais partis, vieillards férus de leur *expérience*, et qui croient lui être redevable d'un sens de la vie... comme si leur sens de la vie n'était pas lié à des dispositions antérieures à toute expérience, de sorte que celle-ci ne vaut que pour eux, ou plutôt ne confirme qu'eux. Quelle satisfaction pour ces Gérontes de constater que la cavale sauvage est enfin domptée et qu'elle se laissera désormais mener la bride haute.

Nous souhaiterions que beaucoup d'Anne-Marie lisent ce livre. Elles y verraient un peu de l'âme du fiancé que leurs parents leur destinent, l'âme du jeune homme que l'on a rabattu pour elles comme un gibier. Les étreintes d'Huguette et de José sont beaucoup plus morales que les manœuvres hypocrites du père Bellafond. Faut-il croire la parole d'une célèbre romancière : « Tous les grands livres ont été écrits pour des êtres mûrs et non pour des petites filles » alors que tant d'être mûrs ont des mentalités de petites filles ? Les parents sont, et pour longtemps encore, de farouches gardiens de petites filles, bien qu'ils soient souvent plus aveuglés de préjugés, sinon de vices, que leurs enfants, et méritent dans plus d'un cas le nom de Parents Terribles que Jean Cocteau leur a si justement octroyé.

Le roman est pathétique parce que José, pour aussi indécis qu'il soit, se rend compte qu'il est double, et qu'une honte le

paralyse. Ce qui le séduit chez ces deux femmes ce sont leur ressemblance avec deux images qui le hantent : « Ce qui m'attire, dit-il à Huguette, c'est votre ressemblance avec un fantôme qu'une part de moi poursuit sans se l'avouer ». Et Huguette, prêtresse d'amour, résume un peu dédaigneusement le caractère de José en une courte phrase : « deux moitiés mal ajustées ».

Pour vivre *comme le ruisseau coule*, le jeune homme n'obéit qu'à ses fantômes intérieurs. Ce laisser-aller aurait pu nous le rendre sympathique s'il ne se révélait surtout victime de lui-même. Il lui manque le courage d'aller contre son destin. Ainsi s'expriment les forces obscures et fatales auxquelles toute vie humaine est soumise. Un grand livre. Personne avant Jacques Baïf n'avait analysé avec tant de bonheur l'état d'âme d'un célibataire à la veille de « faire une fin ».

Jacques BÉCHOT.

PRINTEMPS, par *Paule Lavergne* (Gallimard).

Mme Paule Lavergne, institutrice en Limousin, aborde pour la première fois le grand public avec un livre d'une fraîcheur et d'une poésie authentiques : *Printemps*. Sevrés comme les temps actuels l'exigent de toute source claire et pure, les pages de ce livre ont toutes chances de nous apparaître comme le fait d'un miracle, avec tout ce que mot cristallise dans notre entendement de choses inattendues, légères, profondes, toutes prêtes à toucher le cœur et à enchanter l'esprit.

Je ne serais pas éloigné de croire que ce livre fût quelque peu autobiographique, que Mme Paule Lavergne ait puisé à même ses souvenirs d'enfance la matière d'une œuvre qu'avec l'âge et l'expérience son talent lui a permis de mener à bien. Il n'importe. Car il y a tant de vérité, tant de simplicité, tant de conviction, dans la conduite et dans l'âme de ce témoignage qu'on ne saurait se plaindre de la condition qui l'a dicté. Du reste, on n'est jamais autant dans le cœur d'une œuvre que si ce cœur partage avec le nôtre ses ravissements, et ses angoisses. Rosalie, dont *Printemps* nous révèle justement les premiers ravissements et les premières angoisses, a sans doute rencontré naguère celle qui, aujourd'hui, nous conte son histoire : c'est peut-être dans cette rencontre qu'il faut chercher le secret de ce livre et le mystère dont il se couvre.

Il est si difficile d'écrire sur l'enfance, sur ses premiers éveils, ses premiers battements. Il faut un talent si peu informé de lui-même, un instinct si sûr, si dégagé de toute autre emprise... Mme Paule Lavergne possède ce talent et, tout au long de son

livre, elle a cette pudeur de le dissimuler, de le laisser agir comme à son insu afin que son charme opère tout seul. Car la qualité de *Printemps*, c'est aussi son charme, sa candeur, sa quiétude.

Le décor compte aussi, en dehors des personnages, de Rocalie, de Peluce, de Matisseu, de la comtesse. C'est un riche décor campagnard, qui prend sa couleur aux quatre saisons, à l'air du temps, aux gestes des arbres, aux vols des oiseaux. Mme Paule Lavergne peint la nature comme Rosalie la voit et la sent. Il en résulte des tableaux d'une limpidité troublante, qui agissent sur notre sensibilité comme si nous les revoyions tout à coup à travers le mirage d'un passé revenu.

Printemps, dois-je le préciser, nous conte une histoire sans histoire. Il y a une petite fille, Rosalie, qui grandit jusqu'au certificat d'études, qui s'émeut aux récits fantastiques, qui aime une solitude qu'elle se crée toute seule, qui s'enchante devant une fleur, un coucher de soleil, un chant d'oiseau. C'est tout. Et, cependant, il y a là-dessus tout un livre qui n'arrête pas de répondre à tout ce que, dès ses premières pages, il nous permettait d'attendre de lui.

Louis EMIÉ.

LETTRES BELGES

Le plus clair, le plus net de l'activité littéraire se manifeste dans la publication des livres qui paraissent nombreux et variés et parmi lesquels les poètes tiennent la plus grande place.

En dehors des éditions quelques événements cependant méritent d'être cités rapidement. Tous les ans, un jury nommé par le ministre de l'Instruction Publique, octroie un prix littéraire dénommé prix triennal parce qu'il se partage en poésie, roman, drame et qu'il embrasse pour chacune de ces catégories la production éditée pendant les trois dernières années qui s'écoulent entre l'attribution des différents prix.

Maurice Carème a reçu celui réservé à la poésie pour la période 1935-1938. Maurice Carème est incontestablement un poète de talent et c'est la raison pour laquelle on fut heureux de le voir lauréat. Ce choix cependant peut paraitre assez prématuré quand on constate que Carème est encore jeune et n'a pas encore produit l'œuvre caractéristique qui a été exigée de ses ainés, lors de l'attribution des prix précédents. D'autre part on s'aperçoit en y réfléchissant qu'un poète comme Pierre Nothomb, auteur de cette émouvante *Marisabel* et de cet admirable poème d'une forme hautaine et parfaite. *Délivrance du poème* n'a jamais été remarqué par le jury officiel pas plus d'ailleurs que Mélot du Dy, Henri Michaux ou Jean de Bosschère. Mais qu'importe, ne récriminons pas, Carème a du talent, c'est un vrai poète et son inspiration sait être aussi touchante que délicate.

Félicitons-le, réjouissons-nous.

Le lauréat de la période précédente, Marcel Thiry, auteur de ces deux grands poèmes : *La statue de la Fatigue* et la *Mer de la tranquillité* vient d'être élu membre de l'académie de langue et de littérature françaises.

Dans ma précédente chronique j'ai exposé ce qu'il fallait penser de cette société littéraire. Depuis lors elle a procédé à quelques rajeunissements assez heureux. Marie Gevers, Plisnier et maintenant Thiry avec Garcia Calderon et Robert de Traz, au titre étranger. Elle cherche à rassembler les meilleurs écrivains de langue française. Si elle voulait s'affranchir de ses préju-

gés et de ses manières ridiculement académiques on pourrait la considérer avec plus de sympathie. Elle a appelé à elle des jeunes écrivains de talent avant que soit épuisé le loi académisable des vieilles perruques.

Le prix triennal de littérature venait à échéance en 1939. Michel de Ghelderode le reçoit, désigné principalement par son prédécesseur, notre ami Herman Closson. Et ici encore, illuminons, car de Ghelderode dont l'œuvre importante peut paraitre parfois inégale n'en atteint pas moins en plusieurs de ses parties la splendeur et la richesse du génie. Oui du génie, le mot n'en est rien trop fort. Rarement un écrivain a possédé d'une manière aussi naturelle et directe le sens du théâtre et a réussi des scènes, des actes qui s'approchent et s'apparentent aux chefs d'œuvre de la dramaturgie. Les titres de ses pièces indiquent déjà les vastes fresques d'humanité qu'il peint dans une langue drue, aux mots âpres, crus en des tableaux d'une couleur très flamande, à la Breughel. Toutes les scènes bruxelloises ont été animées ces vingt dernières années, de ses chefs-d'œuvre : *La mort du Docteur Faust*, *Vénus*, *Escurial*, *Christophe Colomb*, *Le Massacre des Innocents*, *Barabas*, *Pantagleize*, *St François*, *Sire Halewyn*, *Hop Signor*, joués par des troupes flamandes ou françaises, ce théâtre vous prend, vous étreint; vous en sortez bouleversé.

Dans la collection des *Cahiers du Journal des Poètes*, les auteurs français ont leur large part. Leur collaborateur encourage vivement le comité de direction dans sa tâche difficile. Citons parmi les derniers recueils parus et dont la critique revient à d'autres *Le Livre du Pélerinage* de Rainer Maria Rilke, *Traduit du Silence* de Joë Bousquet ; *Au bon Samaritain* de Francis Jammes. Et permettez-moi de saluer en passant le beau et profond poème du cher et grand ami qu'est Léon Gabriel Gros: son *St-Jean du Désert* a produit chez tous une impression de perfection et de renouveau spirituel.

Parmi les belges Jeanine Moulin, lauréate du prix des essais en 1937 a rédigé un *Manuel poétique d'Apollinaire* enrichi de textes rares et inédits qui est un travail bien fait dans lequel l'intelligence et le sens critique se font remarquer. Géo Libbrecht avec ses *Palmiers du Taquoari* nous transporte au Brésil dont ses vers évoquent les couleurs de feu. Le même auteur publie aux éditions de la revue *L'Avant Poste* une nouvelle œuvre *Outre-ciel* qui marque les qualités personnelles de cet écrivain à côté de ses dons descriptifs et évocateurs. La poésie de Géo Libbrecht, à forme essentiellement classique, est faite de sentiments doux, rendus en mots sensibles et délicats. De grands horizons sentimentaux au centre desquels brille la lumière d'un esprit fin. Vous vous laissez bercer, tout à la joie

d'une d'une distinction rare, d'une politesse raffinée dans une atmosphère distinguée où l'harmonie des choses s'établit naturellement. Les images baignent et s'évadent d'un domaine d'imagination à celui de la réalité correcte. Le chant se rattache heureusement à des airs des temps présents et nous apporte alors la marque de notre époque dans ses soupirs de bonheur et dans la couleur de ses visions. Géo Libbrecht est un ouvrier parfait et sensible de la douceur des choses. *Aux Cahiers du Journal des Poètes* encore une excellente traduction d'Etienne Vauthier, du pénétrant et tragique poème dramatique de Féderico Garcia Lorca, *Yerma*, un volume de Ilarie Voronca, *Le Marchand des Quatre Saisons* à la plainte humaine.

La collection des *Poètes Catholiques* présente les mêmes caractères d'universalité.

Un tout jeune belge, Robert Artus, étudie la *Saison en Enfer* de Rimbaud en la rapprochant des textes bibliques. Travail des plus curieux et qui place le blasphème rimbaldien sur un tout autre plan que celui que l'on envisageait précédemment. Une preuve réelle de la thèse Claudélienne du rôle providentiel échu à Rimbaud. Les recherches de Robert Artus sont à ce sujet du plus vif intérêt. Roger Kervyn poète catholique aux accents simples, mais si personnel et si modeste dans son *Chemin de la Croix* identifie ses petites misères aux souffrances du Christ. Et nous sommes là à nous comprendre, à nous approcher du calvaire comme des coupables et des pécheurs. Le mystère et le triomphe d'un poète, à travers le Divin sacrifice.

L'équadorien Alfredo Gangoténa nous emmène dans une *Nuit* d'une luxuriance verbale et aux éclats nocturnes qui servent à l'exaltation de son ardente foi. Une foi de feu et d'illuminations exprimée dans une poésie d'un lyrisme de voyant. Gangotena est un grand poète de l'extase et de la vision.

Pour les poètes Français un *Tombeau de Francis Jammes*, avec la collaboration de Thomas Braun, Paul Claudel, Hubert Colleye, Léon Paul Fargue, Max Jacob, Mauriac, Robert Vallery-Radot, etc.... Les poèmes choisis de Marie Noël et un nouveau poème de Jean Cayrol, *L'âge d'or*, d'une grandeur tragique.

Admirable série, qui, depuis deux ans qu'elle existe n'a donné que des œuvres remarquables dont plusieurs furent une révélation.

Dans *la Jeune Muse*, collection annexe, nous trouvons M. Jean Pfeiffer dont la première plaquette *La vie exclusive* se distingue par une belle spontanéité sincère et loyale. Des vers sonores, clairs, qui brillent par eux-mêmes et dont la pensée est toujours présente. Peu de jeunes ont débuté par des poèmes aussi denses et aussi élevés. Les vers eux-mêmes sont riches :

Les naissances fusent au bord de l'écume
Une échelle de lumière à l'assaut du matin
Vient se perdre sur la mer
Une course de marées dans l'espace de ma vie
Cette plage tendue à l'avenir.

Encore du surréalisme, mais n'est-ce pas signe d'une délivrance future ! C'est déjà une libération. Mlle Anne Robyns est plus sage dans *La Ballade du Poète*, dont le premier poème naïf et candide est le meilleur.

Trois poètes doivent être particulièrement loués pour leurs derniers livres. Marcel Thiry a publié au début de l'année *La mer de la tranquillité* (1), œuvre d'importance et qui classe Thiry parmi les meilleurs poètes français d'aujourd'hui. *La mer de la tranquillité* est un cirque de la lune où le poète crée un monde, le sien. Ce monde est composé de réalités et de rêves. La réalité comprend la vie quotidienne du poète, sa vie de marchand qu'il entrecoupe de poésie, d'imagination et d'évocation. Et la personnalité de Thiry s'y déclare complète. Des banalités, des tracas, des ennuis, il a dégagé la délivrance, comme il a enrubanné ses amours des faveurs du souvenir et des fleurs des rencontres. Puis l'élan a emporté vers les hauts sommets le poète où ses appels retentissent. Oui, là-haut s'étend la mer de la tranquillité, elle est sans rivage et sans couleur, parce qu'elle repose des tempêtes inutiles et laisse voguer sur ses flots les barques des chimères. Ah ! Thiry les connait les chimères, il les prend comme ses sœurs, les associe à ses poèmes et le chant monte des eaux, sous les rayons de la lune pour nous exorciser et nous jeter au port de salut ensorcelé.

Années lumière, années lumière,

Nos nouveaux songes, nos nouveaux anges,
La descente du temps sur nous comme une neige
Si lente, avec cette vitesse du vertige,
Anges du devenir qui neigez la lumière,
Années lumière.

Est-il utile d'ajouter après cette lecture que le métier de Marcel Thiry est parfait.

Un jeune poète, Théo Léger s'affirme, dès sa première œuvre *Ornement de la mort intérieure* (2). C'est un grand cri qui se prolonge du début à la fin de ces poèmes qui s'unissent entre eux. Un cri où le désespoir le dispute à l'amour. Chez

(1) Thone, Liège, Editeur.
(2) Corréa.

Léger le sens de la vie est empreint d'angoisse. Ce qui l'entoure lui parait des ombres qu'il explore avec confusion, parfois pour obtenir le sens profond de notre part d'absence. La jeunesse de l'auteur peut-elle se nourrir uniquement de tristesse ? Lui-même va-t-il se disperser. Non, s'il a cru sous le signe de la disparition, de la mort, rien ne dit que ce soit par stérilité. C'est un début qui présage sa fin; rien n'est meilleur pour se juger et se perfectionner; si tout doit revenir à la terre, tout ordonne de la féconder. La voie choisie par Théo Léger est une tâche d'infini. Son premier appel ne s'oublie pas. Henri Michaux nous révèle pour la première fois en édition, son talent d'illustrateur. Des expositions avaient eu lieu à Paris en diverses galeries. Le petit livre si bien édité par G. L. M. nous familiarise avec ses eaux fortes dont sept sont accompagnées de poème. Pour tous ceux qui aiment la poésie à son état d'inspiration directe, lorsqu'elle vit de sa véritable vie d'imagination, loin de tous préjugés, de toute compromission dans l'au-delà du subconscient, Michaux trouve un plaisir, un bonheur d'évasion complet. Il est le seul aujourd'hui à aller directement au bout de sa fantaisie, de son incohérence avec autant de liberté et d'affranchissement. *Peintures* nous le livre entier puisque nous y trouvons en même temps sa conception graphique et son expression verbale. Admirable rencontre qui permet l'analyse intégrale d'un homme. Combien de fois le lecteur, le poète lui-même se demandent avec curiosité, qu'elle serait la ligne, la couleur matérielle d'une poésie. Michaux a double langage, et la conception de l'un comme de l'autre est la même. Il travaille sur fond noir et il enregistre automatiquement, inconsciemment des formes blanches généralement. Il y a dans ces dessins, ces gouaches des accointances avec des artistes chinois, des primitifs nègres. Masques tragiques « quand je commence à étendre de la peinture sur la toile, il apparait d'habitude une tête monstrueuse », spectres, dragon, paysage irréel, mystère des formes inconnues. Le texte : une confession « qui je suis, qui je fus », une confession où l'homme se tord pour exprimer plus que la vérité.

Prince de la nuit, du double, de la glande
aux étoiles,
du siège de la Mort,
de la colonne inutile,
de l'interrogation suprême;
Prince de la couronne rompue,
du règne divisé, de la main de bois.
Prince pétrifié à la robe de panthère.
Prince perdu.

Admirable poème du plus étrange, du plus étonnant poète.

Signalons les deux hommages rendus au grand poète Milosz et qui tous deux parurent peu de jours avant la mort de l'auteur de *Miguel Manara*. Le premier paru dans la collection des *Poètes catholiques* par un choix des meilleurs poèmes, le second de leur critique est rendu par un numéro spécial de la revue *Les Cahiers blancs* que dirige avec beaucoup d'intelligence Géo Norge.

Dom Walter Willems. O. S. B. dans une *Introduction au Soulier de Satin* (1), présente l'œuvre de Paul Claudel dans tous ses détails. Les observations judicieuses, intelligentes de Dom Willems nous révèlent un esprit sérieux autant qu'ouvert et une âme dans laquelle la poésie comme la prière ont leur place. Claudel a en ce moine un commentateur des plus lucides.

Jean Libert, avec *Plénitude* (2), chante la simple histoire d'une âme qui a trouvé Dieu. Il est en lui, dans la nature, dans les hommes et dans les choses. Thème éternel, mais Libert est un de nos doux poètes dont la voix possède avec l'accent angélique la candeur de l'homme simple et la sagesse de l'esprit tranquille. Long poème en prose où les découvertes de Jean Libert sont émouvantes dans l'analyse illimitée de soi-même devant l'Infini.

Jean de Jaer, auteur de *Le mauvais Esprit* est un poète parfait qui doit se garder du jeu facile, quand dès le début le métier est commun. Du talent qui doit se libérer de l'école.

Charles Masse avec *Présence des Hommes* (3), possède les mêmes qualités techniques, mais il est déjà parvenu à marquer sa personnalité. Peut-être pour lui il y a-t-il un manque d'audace dans l'expression et une pensée encore asservie à certains modèles. Le genre mièvre est toujours à craindre ; Moisse s'affranchira.

Les Anges rebelles, Sadi de Goster (4) les trouvent dans la vie active de la politique, des iniquités sociales, amoureuses, de la guerre. Poésie directe, révolutionnaire, mais d'une large vision sur une grande étendue d'humanité.

Brumes du monde, de René Blieck (5), se rougissant également de révoltes, mais celles-ci se manifestent plutôt intérieurement. Générosité envers le prochain, espoir, fuite devant la

(1) *Edition Universelle*, Bruxelles.
(2) *Les écrits de capelle aux champs.*
(3) *Le Thyrse*, Bruxelles.
(4) *Les Feuillets de l'Ilot*, Rodez.
(5) *Editions Germinal*, Bruxelles.

vie, combat du bien, de l'homme contre le mal, la Société. Ce sont les sensations que l'auteur ressent, qu'il note en vers d'une belle venue et d'élans généreux.

René Meurant dans *Europe sans pardon* (1) anime de plus d'images neuves et de rapprochements idéologiques le tableau de l'heure présente. L'heure trouble, cette époque aux nerfs tendus, les poètes la ressentent avec intensité. Lorsque comme chez Meurant elle est le thème de belles imprécations et à des développements de colère contre la course à la mort, nous sentons le meilleur de l'homme s'exprimer avec générosité et grandiloquence. Il faut préférer malgré tout la poésie non pour elle-même, mais pour son destin de beauté et d'élévation. *Gages* (2) du même poète ne déçoit pas. Aucune contrainte, aucune obligation de raison ou de droit ne ralentissent la progression du chant.

Poésie de demi teinte pourrait-on dire, dans laquelle l'influence de Supervielle se fait sentir. Mais Meurant est extrêmement sensible et de l'ensemble de ses impressions jetées dans le champ de ses possibilités, se dégage une inquiétude sentimentale dans une note très douce, très harmonique, même quand le poète veut se révolter. De beaux vers et une belle langue.

Le beau poète Auguste Marie glorifie dans une conférence publiée par l'*Avant Poste* ce prestigieux artiste,, cet incomparable musicien du verbe, ce magnifique poète que fut Odilon Jean Périer, mort à 27 ans, et dont la poésie attendait un « point sûr de résonance ».

Paul Prist qui depuis de longues années, n'avait plus publié de vers, édite chez Messein un gros recueil intitulé *Messages*. Celui-ci est riche de poèmes classiques, parfaits et sonores dans leur forme parnassienne.

Si des affiliations à des poètes de cette école sont perceptibles, Paul Prist n'a choisi comme exemple que de vrais maitres.

Dans *Petits Chants* (3), Marie Brunfaut, note avec esprit des réflexions rapides qui sont joliment saisies.

Et voilà un résumé, certes incomplet, de l'activité inlassable en poésie de la Belgique littéraire.

Gaston PULINGS.

---

(1) *René Debresse.*
(2) *Cahier du Journal des Poètes* (Hors série).
(3) *Terres latines*, Bruxelles.

LETTRES NEERLANDAISES

Un événement dans l'édition flamande de la saison passée mérite d'être marqué d'une pierre blanche : c'est la parution en un seul volume à bon marché des poèmes publiés par Jan Van Nijlen (1879) de 1906 à 1936. Poèmes trop peu connus, surtout parce que jusqu'à présent ils avaient été rendus difficilement accessibles au grand public du fait de leur publication en minces plaquettes à tirage limité, souvent même hors commerce. Aussi devons nous féliciter l'éditeur A.-A.-M. Stols (Maastricht et Bruxelles) de cette heureuse initiative, attendue d'ailleurs avec impatience de ceux qui ne connaissaient van Nijlen que par quelques poèmes parus dans des anthologies. Mais ce n'est pas dans le caractère confidentiel de l'édition des œuvres de ce bon poète qu'il faut chercher les raisons profondes du manque d'intérêt public pour sa poésie et de son isolement. Une des raisons git dans le fait qu'étant de la génération de Karel van de Woestijne (1878-1929) van Nijlen passa quelque peu inaperçu dans l'ombre d'une si grande figure. Et enfin une autre c'est qu'il est le moins flamand, et le plus hollandais de écrivains flamands. Au reste il s'incorporerait plus aisément dans l'histoire des lettres hollandaises que dans celles des lettres flamandes. En effet, il a sa place toute indiquée entre Jacques Bloem (1887), la mélancolique et J. Greshoff (1888), le fantaisiste. Sa poésie est élégiaque comme celle de Bloem, et en cela van Nijlen est resté profondément romantique, mais il sait prendre aussi le ton ironique et direct de Greshoff, surtout dans l'œuvre de sa maturité, où certains critiques ont même cru déceler une influence prépondérante de l'écrivain hollandais. Je me refuse cependant à faire de van Nijlen un épigone. Je serais plutôt enclin à penser que son évolution, à une certaine époque, s'effectua parallèlement à celle de Greshoff. Van Nijlen est d'ailleurs resté trop classique de forme pour avoir pu devenir un épigone de Greshoff. Il n'en a d'autre part ni le brillant, ni le clownesque, ni même cette apparence révolutionnaire — tout extérieure en vérité qui caractérise l'art et la pensée de Greshoff. Van Nijlen a d'ailleurs dit de lui-même qu'il était un poète anti-révolutionnaire. Dans son dernier volume de vers « Het Oude Kind » (Le

vieil enfant) son ironie est allée s'adoucissant, il en revient à l'accent de ses premiers vers, mais il a gagné en profondeur. Van Nijlen a un style personnel, simple, et cependant parfois solennel, naturel et cependant très soigné. Ses vers — selon l'expression consacrée — coulent de source, ils n'évoquent pas l'idée de travail, de difficulté ou d'effort. Ils semblent presqu'être produits de façon inconsciente, mais sont en même temps très clairs. Les vers de sa jeunesse ne sont pas tous parfaits, cela se conçoit aisément ; à côté de vers magnifiques et définitifs, il y en a d'autres qui n'ont pas la même pureté, mais toujours ils ont la même maturité, aisance et simplicité. Les thèmes eux non plus n'ont pas changé dans l'œuvre de Van Nijlen : la désillusion provoquée par la trop dure réalité, l'impuissance et la faiblesse humaines, l'imperfection de la vie, le regret de la jeunesse perdue, l'aspiration vers la nature, le dégoût de la grande ville, le spleen vers les pays exotiques, la solitude, la mort crainte et désirée et bien d'autres se retrouvent dans ses premiers comme dans ses derniers vers. Ce sont les thèmes classiques de la plupart de ses contemporains. Mais Van Nijlen a su nous émouvoir par la manière personnelle, simple et parfois naïve par laquelle il les a concrétés. Je ne pense que l'on puisse me taxer d'exagération si je dis que de sa génération, abstraction faite de Karel Van de Woestijne, il est celui dont l'œuvre résistera le mieux à l'action du temps. Malgré sa modestie et son désir de rester à l'écart de toute vie littéraire, Van Nijlen est un des poètes les plus importants dont la Flandre puisse s'honorer.

*
* *

Jan Schepens, jeune critique flamand, qui rédige sous le nom de Jean Baudoux, la chronique des lettres néerlandaises dans le *Mercure de France*, s'est attiré bien des inimitiés par ses critiques sévères et âpres. Cependant il n'a pas craint d'affronter à son tour le jugement de ses victimes, et vient de publier un essai d'introspection personnelle « Polyfoto », paru tout d'abord dans la revue des jeunes écrivains hollandais et flamands « Werk », ensuite en un volume aux éditions A. Manteau, Bruxelles.

Cet essai est certes chose neuve dans la littérature flamande, et si même l'influence de certains auteurs étrangers : James Joyce, Simon Vestdijk et même Multatuli sont indéniables, on aurait tort d'accuser Schepens d'épigonisme. On doit au contraire lui savoir gré de s'être efforcé de sortir des chemins battus et c'est déjà beaucoup. Qu'il l'ait fait avec un accent personnel est encore mieux. D'aucuns lui reprocheront la cérébralité,

l'artificiel et le recherché de certains passages, et même un certain déséquilibre dans la seconde partie de son essai, mais on ne peut nier que *Polyfoto* déborde d'une vie intense, d'une recherche et d'un effort constants. *Polyfoto* est plus qu'un début, c'est une promesse.

Le titre indique clairement le but du livre : Schepens projette une lumière crue sur certains aspects de sa personnalité : il découvre en lui une foule de personnages et les classe en figures générales, figures essentielles et figures sociales. Il les étudie tour à tour, en entrecoupant ses analyses de digressions sur son nom, sa famille, ses souvenirs de jeunesse, etc.

*
* *

Je ne voudrais pas terminer la partie de cette chronique consacrée aux lettres flamandes sans mentionner le nouveau volume de vers du jeune poète Herwig Hensen : « Hamlet in den Spiegel » (Hamlet dans le Miroir), A. Manteau, Bruxelles. Car il contient d'excellentes choses.

La jeune génération flamande, de même que la jeune génération hollandaise est très active dans le domaine littéraire et certains noms comme ceux de Bart Decorte, Jan Vercammen et Jan d'Haese méritent d'être retenus, mais celui de Herwig Hensen nous permet le plus d'espoirs. Il a publié jusqu'à présent trois volumes qui marquent un développement constant dans son évolution. Le dernier paru est d'une technique presque parfaite, d'une sûreté de ton et d'une profondeur de sentiment étonnante chez un poète de cet âge. Tous les critiques s'accordent d'ailleurs pour attacher la plus grande importance à son œuvre.

*
* *

La poésie sud-africaine est encore bien peu connue. Il est vrai qu'elle date à peine de 60 ans. Et ce qu'on en connaît, même dans les pays de langue néerlandaise, dépasse à peine le « second mouvement linguistique sud-africain », c'est-à-dire la production d'une époque de luttes et non de pure littérature. Quelques noms seulement ont pénétré jusqu'à nous. Et on les a entourés de la sympathie que l'on accorde à des malheureux qui veulent s'élever. Mais la poésie sud-africaine de ces quinze dernières années s'est enrichie, approfondie, humanisée. Aussi est-ce avec un réel intérêt que l'on lira le volume que le bon poète W. E. G. Louw vient de lui consacrer « De nieuwere Afrikaanse Poëzie (La poésie sud-africaine moderne), D. A. Daa-

mens Uitg. Mij., La Haye », et dans lequel au moyen d'un exposé très nuancé, de citations vraiment bien choisies, il s'efforce d'éveiller l'intérêt pour une littérature à ses débuts — peut-on dire —, mais dont l'avenir s'annonce brûlant, pour une littérature qu'on aurait tort de considérer tout simplement comme une littérature coloniale.

Fr. CLOSSET.

N. D. L. R. — La publication, en ce moment, des pages qui précèdent sur les Lettres Belges et Néerlandaises est plus que jamais actuelle, aucun intellectuel digne de ce nom ne pouvant admettre l'éclipse, même transitoire, d'une pensée nationale aussi vivace que celle de nos alliés et amis. Elle va retrouver d'ailleurs une force accrue dans l'adversité même, comme ces terres, un moment submergées, voient fleurir un nouveau printemps.